

DE 100

Quand on descend de l'avion, on reçoit d'abord le coup de poing du soleil. Puis on pose son pied sur la poussière du sol. La lumière verticale alourdit les mouvements et on sent que le cours du temps s'est légèrement ralenti.

Paul Oberson a travaillé plusieurs années sur la ligne de front, dans le journalisme ou l'humanitaire. Il vit aujourd'hui sur les bords du lac Léman. Il profite de son temps libre pour écrire et cultiver son potager. "Maliso ou la vie d'une feuille" vient compléter les "Lettres des confins" et "La génétique du sens", clôturant une trilogie romanesque qui explore l'intimité chaotique de la guerre.



978-2-9701286-8-7
moinsdecent.net



DE 100

Paul Oberson

Maliso ou la vie d'une feuille

MALISO OU LA VIE D'UNE FEUILLE

Paul Oberson



DE 100
moinsdecent.net

Maliso ou la vie d'une feuille

Du même auteur :

Lettres des confins, Éditions du Net,
2014.

La Génétique du sens, Éditions
moinsdecent.net, 2020.

Copyright © moinsdecent.net, Genève, 2022
ISBN - 978-2-9701286-8-7

Paul Oberson

**Maliso ou la vie
d'une feuille**

DE 100

Éditions moinsdecent.net

À Laurent qui reste dans nos cœurs.

À Estelle

À Leïla et Noor

Rêve

Il se trouve dans le hall d'une maison. Le plafond est haut.

Il veut agripper la ruine de l'escalier. Les dernières marches sont détruites. L'escalier est suspendu plusieurs mètres au dessus du sol.

Il saute, cherche une solution, une perche qu'il appuierait sur le mur, un grappin qu'il pourrait lancer et accrocher en hauteur.

Autour de lui quelques personnes traversent la pièce, indifférentes à son sort.

Gutalé

La concession délimite un vaste rectangle. L'entrée donne sur une place qui jouxte la rue principale. Elle est défendue par un portail métallique. La peinture rouge brun s'écaille. Le portail s'encastre dans un mur en plots de béton qui court autour des bâtiments. Il longe la rue principale, tourne à angle droit, parcourt plusieurs dizaines de mètres avant un autre coude. Ce segment borde un terrain vague occupé par des migrants. Le mur rejoint la place. Un nouvel angle le ramène au portail.

Comme tous les murs de la ville, sa maçonnerie manque de ciment. Il est fragile mais les plots de béton résistent aux projectiles de petits calibres des armes de poing et des fusils mitrailleurs.

Les bâtiments de la concession s'adosent au mur côté rue et en face, le long du terrain vague. Les hommes se déplacent sur les toits plats. Des chemins de garde surélevés permettent d'accéder aux autres tronçons.

La concession est facile à défendre contre les attaques de pillards équipés d'armes individuelles. Elle ne peut résister à un tir de canon de 105 ou à une mitrailleuse lourde. L'équipe dort dans ce retranchement défendu par une sécurité triée sur le volet : pas d'enfants, des adultes de plus de quarante ans, respectés dans la société civile. Ces personnes appartiennent à des clans différents.

Cela limite les possibilités de collusion. Ce sont des habitants de la ville. Ils comprennent l'action humanitaire. Elle aide leurs proches. Elle nourrit leur communauté. Les hommes choisis parmi les bénéficiaires de cette aide sont fiables.

Les équipages des véhicules en revanche ne peuvent être choisis. L'Organisation l'interdit pour d'obscures raisons juridiques. Ils sont composés de mercenaires, de membres de gangs, d'enfants soldats.

La concession est remplie d'hommes en arme. Les gangs contrôlant les véhicules côtoient les membres de la sécurité des bâtiments. Les rares invités sont tous armés. Les looks des membres des gangs sont élaborés : casques de tanker soviétique, lunettes de soleil, gants de combat, habits colorés, têtes de mort peintes à la main sur les vêtements : des parkas militaires, des vestes de complet croisé. L'agitation du quotidien évoque une version apocalyptique d'un caravansérail de la route de la soie.

*

Patrick boit un thé sucré sur la terrasse, à l'ombre du bâtiment principal. Il discute avec Christel. Il écoute le son de sa voix. Il se laisse porter par la mélodie de ses paroles et rejoint un état méditatif. Il perd le sens de ce qu'elle dit. Elle se tait,

attendant une réponse. Il choisit dans le réel, tente de retrouver la dernière phrase prononcée.

Soudain un chapelet de cris retentit. Inutile de parler la langue pour comprendre l'intonation injurieuse. Ils observent la scène. Un Madmax¹, armé d'un canon anti-aérien de 37mm, est parké le long des bidons d'essence qui délimitent la « station service ». Son équipage, une dizaine d'hommes, regarde le pompiste rouer de coups un enfant soldat. Ils reconnaissent Mustapha, un gamin de douze ans. Son arme, un fusil semi-automatique est-allemand, une copie tardive du Walther G43 de la seconde guerre mondiale, gît sur le sol. La placidité des combattants et la violence de Gualé, le pompiste, créent une atmosphère paradoxale et brutale.

Par réflexe Patrick se positionne entre la scène et Christel. Son impressionnante carrure contraste avec le corps svelte de sa collègue.

Gualé est chaussé de bottes de cuir. Il donne des coups de pied dans le torse maigre. L'enfant reste recroquevillé sur le sol. Gualé doit être particulièrement puissant. Personne ne s'attaque à un membre de gang sans risquer de représailles.

*

1 Un Madmax est un véhicule de combat improvisé, souvent un pick-up sur lequel est installé une arme lourde.

Patrick vient d'un milieu modeste. Son père est agriculteur de montagne. Sa famille possède plusieurs vergers d'altitude, deux alpages et une ferme dans la vallée. Il mesure pas loin de deux mètres. Il a été champion de lutte au caleçon, un sport populaire dans les vallées alpines. Il faut déséquilibrer son adversaire, lui faire toucher le sol des omoplates. Le vainqueur essuie la sciure restée collée sur le dos du vaincu. C'est un signe de respect. Patrick se déplace avec une fluidité inattendue de son gabarit. Comme parfois les colosses, il est très doux. Ses gestes sont appliqués et précautionneux, comme s'il redoutait de briser ce qu'il touche.

*

Patrick a convoqué Gualé dans son bureau. C'est une pièce simple et fonctionnelle : une table en contreplaqué, deux chaises bancales et une bibliothèque vide. Il n'y a pas de livre au Maliso. La lumière du matin dessine les barreaux de l'unique fenêtre sur le mur opposé. La poussière rouge recouvre tout d'une fine pellicule. Les mains et les habits sont marqués de traits ocres.

Gualé frappe à la porte. Il attend une réponse. Il entre, reste debout. Il est massif, de taille moyenne. Il porte une moustache fournie, ressemble à un révolutionnaire mexicain. Patrick

lui propose de s'asseoir. Les deux hommes communiquent en anglais, sans traducteur.

- Bonjour Gualé, comment allez-vous ?
- Je vais bien.
- Et la famille ?
- Ma famille va bien.
- Vos parents, vos enfants, vos frères et sœurs ?
- Tout le monde va bien. Hamdoulilah !
- Gualé, je voudrais reparler de votre altercation avec Mustapha.

Ils se regardent. Les yeux de Gualé sont noirs, expressifs et violents. Sa personnalité exsude la brutalité.

- L'autre jour vous l'avez roué de coups. Qu'avait-il fait ?
- Rien qui ne vous regarde. C'est une affaire entre lui et moi. Est-il venu se plaindre ?
- Aucunement. J'ai assisté à la scène. Je ne voudrais pas que ce type d'altercation mette en danger la sécurité de notre concession, que cela génère des représailles et nous fasse entrer dans une logique de violence.
- Il n'y aura pas de représailles.
- Comment pouvez-vous en être certain ?
- Mustapha m'a manqué de respect. Ma réaction était légitime. Tout le monde l'approuve.
- Vous êtes bien sûr de vous.

– Mustapha, son frère et moi nous appartenons au même clan. Les anciens m'ont délégué la responsabilité du groupe.

– Je voulais vous faire une proposition. Pourquoi ne pas vous occuper de la sécurité de nos opérations ?

Gutalé reste silencieux un moment.

– Combien me payerez-vous ?

– Rien.

– Pourquoi accepter ? Qu'est-ce que j'y gagne ?

– Vous y gagnez de nous vendre le fioul. Je sais que les prix que vous pratiquez au baril sont vingt fois supérieurs au prix du marché.

– C'est normal. Je l'achemine depuis les pays voisins. Je traverse le front et les territoires de différents clans. De toute façon, je suis le seul fournisseur en ville, vous ne pouvez pas l'acheter ailleurs.

– Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Nous devons représenter les trois quarts de votre chiffre d'affaires. Si quelque chose arrivait à l'un d'entre nous, nous pourrions être contraints d'abandonner notre mission. Vous perdriez votre meilleur client. En nous protégeant, vous protégez vos intérêts.

Patrick a abattu ses cartes. Il attend de voir celles de son adversaire. Les secondes s'égrènent.

– C'est tout, demande Gutalé.

– Oui.

– Je vous répondrai bientôt. Je dois réfléchir.

Il se lève. Il part.

La tension montée des silences ponctuant les phrases chute abruptement.

C'est la première fois que Patrick parle directement avec Gotalé. La discussion a fait évoluer la situation. Les mots n'ont pas de matérialité mais ils construisent des récits. Ces récits s'immiscent dans le réel. Ils modèlent la matière. Le discours est performatif. Dire, c'est faire.

« J'espère que Gotalé a compris mes intentions, qu'il ne va pas conclure que ses affaires sont sans avenir. Étrange dialogue, ce ton de businessman nous est venu naturellement. Nous avons parlé du même enjeu. Nous avons partagé une rationalité. »

Quelques jours plus tard Gotalé demande à voir Patrick. Ils se retrouvent dans le bureau. Le soleil sort de l'angle de la fenêtre. La lumière a la couleur du sable.

– Bonjour Gotalé, asseyez-vous.

– Ce ne sera pas nécessaire. Je souhaitais vous dire que je suis d'accord d'assurer votre sécurité.

Considérez dès à présent que je m'occupe de cette question.

– C'est parfait.

Ils se serrent la main. Gotalé quitte le bureau. Pas un mot de plus. Une simple poignée de main.

Monsieur le ministre

À première vue, la ville n'a rien d'impressionnant. Elle s'étend sur une large superficie. Aucun bâtiment n'a plus de trois étages. Pour l'essentiel des maisons de plain-pied, organisées en concession formant un rectangle fermé, disposant les bâtiments en un tout organique, reliés par une cour centrale, comme les cellules d'un être vivant, protégées derrière leur membrane qui filtre les mouvements entre le dehors et le dedans.

Les tôles des toits ont disparu comme tout ce qui possède une valeur. Les fils électriques se sont évanouis, restent les poteaux de béton plantés de travers. Les façades se délitent. Les crépis sont constellées d'impacts de balles. Il faut conduire avec prudence, louvoyer entre les trous dans la chaussée. Parfois un amoncellement de branchages indique la présence d'une mine.

L'aéroport se situe à quelques kilomètres. On emprunte une route surélevée. Vu d'avion on dirait la trace de reptation d'un ver gigantesque. Le périmètre est sécurisé par une centaine d'hommes en haillons et six pick-up aux plateaux équipés de canons de 105 ou de mitrailleuses lourdes. Des tranchées interdisent l'accès des véhicules. Des branches de buissons épineux, tranchantes comme des rasoirs, remplacent le fil de fer barbelé.

Quand le vent souffle, ces buissons roulent dans le paysage. Ils vivent sans racine. C'est une attitude plus humaine que végétale.

Un soir où Fernand parcourt la plaine désertique des centaines de boules de buisson valsent dans le soleil couchant, comme les étincelles cognitives ponctuant le flot d'une conscience sans début ni fin. Le vent les porte dans la même direction que son véhicule. Il a le sentiment d'être une parcelle d'une volonté universelle.

*

Fernand n'a pas trente ans. De taille moyenne, le regard marin, les cheveux sombres, mi-longs, le nez épaté, c'est un bel homme. Il est courtois, éduqué.

Il a grandi dans une banlieue populaire. Il est resté extérieur à la logique des bandes. C'est un solitaire. Ses parents représentaient la génération migrante, passée de la campagne à la banlieue. Il possède un patrimoine psychologique insolite, la droiture paysanne incomplètement diluée dans les habiletés de la survie périurbaine. Sur les murs de son quartier, il avait tagué son motto : « garde du cœur, corps de pierre ». Des années après son retour du Maliso, en allant voir ses parents toujours dans la cité, il retrouvera une de ses œuvres sur un mur. Il aura tracé cette phrase trente ans plus tôt. Il se demandera si elle lui

survivra. Si elle restera un message de son passage.

*

Fernand roule avec le gang d'Aden dans une Land Cruiser de 1964, suivie d'un pick-up Hilux défoncé, armé d'une mitrailleuse russe de 7,62, dont le chargeur rappelle une boîte de camembert. Fernand discute avec Mustapha. Il lui raconte un conte de Grimm. Mustapha l'écoute passionnément. Il aime ces histoires venues des ces contrées inconnues, ces monstres effrayants, obstinés, ces héros courageux et rusés.

Le véhicule s'immobilise sous le tir d'un sniper. Fernand voit l'enfant rouler inopinément dans la poussière rouge, ramper vers un bâtiment qui borde la route, pénétrer à l'intérieur. Peu après une rafale déchire le silence. Un fusil de précision bascule d'un toit. Le corps d'un homme se soulève et glisse dans le vide. Il s'écrase au sol. C'est la dépouille du tireur. Le cadavre est égorgé, mutilé. Il lui manque trois doigts, fraîchement coupés. Mustapha revient, triomphant. Il lance nonchalamment les doigts ornés de bagues à son grand frère, Mehdi, qui les rattrape d'un geste. Il fait le signe d'égorger, ajoute une phrase, tous rigolent. Son visage a changé. L'enfant a disparu.

Fernand est responsable de la base opérationnelle de l'Organisation. Il paie plus de 5000 hommes en armes, répartis en plusieurs dizaines de sécurités. Cette armée ne lui obéit en rien. Les différents groupes clashent. Les affrontements sont sanglants.

L'entrée de l'aéroport se fait par un large porche barré de chicanes. Fernand et son équipage le franchissent. Mad Luck, le chef de la milice qui contrôle le trafic aérien, paresse à l'ombre d'un parasol délavé. Fernand le salue. Il passe occasionnellement des soirées à brouter le « khat »² avec lui. Ils se retrouvent à la tombée du jour. Mad Luck l'accueille sur le toit terrasse de sa maison, à l'intérieur du périmètre de l'aéroport. Ils sont cinq ou six. Ils passent le temps à mastiquer du khat et boire du thé. La nuit n'amène aucune fraîcheur. Les étoiles luisent dans le ciel immobile comme un animal aux aguets.

*

L'avion du khat se pose tous les mercredis. C'est un petit monomoteur, un Cessna 208 Caravan, surchargé des précieuses feuilles. Quand il atterrit on dirait que le cockpit va toucher le sol, tant les roues sont éloignées l'une de l'autre. Les bouquets

2 Le khat, qat ou kat, est un arbuste dont les feuilles sont consommées par les habitants de la région qui les mâchent longuement et les apprécient pour leur effet stimulant et euphorisant comparable à celui de l'amphétamine.

de khat sont déchargés et vendus. La sécurité de l'aéroport contrôle ce trafic. Le pilote est Sud-africain. Tous l'appellent « le Hollandais volant ». Mad Luck et sa milice sont apparus un jour. Ils se sont proposés pour garder l'aéroport. Cette infrastructure est vitale pour l'acheminement des vivres. Mad Luck a exigé un salaire pour ce travail. L'Organisation n'avait aucun moyen de lui résister. Fernand s'est d'abord révolté. Il est allé voir Mad Luck, s'est emporté face aux appétits du chef de gang. Des coups de feu ont claqué en direction des cieux. Les armes se sont orientées vers lui. Il a accepté l'évidence.

Le contrôle aérien est réduit au minimum. L'aéroport ne comporte qu'une piste dégradée. Quelques hommes bouchent les trous dans le tarmac avec de la terre et des cailloux. Les avions sont principalement des quadrimoteurs à hélices C130 Hercules, mis en service en 1956. Le conflit au Vietnam les a rendus célèbres. Ils arrivent chargés de riz, de haricots rouges et d'huile. Ils effectuent un passage en rase motte pour s'assurer que la piste est praticable et que personne n'est embusqué. Ils contactent la radio VHF portable de l'Organisation. Si tout est clair, ils se posent.

Quand on descend de l'avion, on reçoit d'abord le coup de poing du soleil. Puis on pose son pied sur la poussière du sol. La lumière verticale alourdit

les mouvements et on sent que le cours du temps s'est légèrement ralenti.

*

Fernand vient réceptionner un avion de Djibouti. Un ministre d'un pays donateur se trouve à bord. Fernand attend avec une petite meute de véhicules : deux voitures de protection, quatre camions brinquebalants pour convoier la nourriture. Chaque village envoie une escorte protéger son chargement. Cela fait beaucoup de combattants d'obédience différente : les escortes villageoises, l'équipage de Fernand et la sécurité de l'aéroport. La tension est palpable.

Le C130 effectue un passage en rase-mottes. Fernand a un contact visuel avec le pilote. L'avion reprend de l'altitude, effectue un demi tour parfait, se place dans l'axe de la piste. Fernand rentre dans son véhicule pour se protéger de la poussière. L'avion glisse sur le sol. Il s'immobilise à une dizaine de mètres. La porte de soute arrière pivote sur sa charnière piano. Deux blancs en sortent chargés de cartons. Ils s'approchent à pas rapides.

– Bonjour, cela vous gêne si nous collons quelques autocollants ici et là ?

La question surprend Fernand.

– Non, non. Pas du tout.

Les deux hommes collent leur matériel publicitaire : des logos « aide contre la faim ». En quelques minutes les 4x4 et les camions sont labellisés aux couleurs de l'ONG.

La porte latérale avant de l'avion s'ouvre, comme si, à l'intérieur, un observateur avait attendu que l'ensemble des autocollants soient posés pour en déclencher le mécanisme. L'escalier descend. Deux caméramans l'empruntent aussitôt. Ils filment les camions, le déchargement du riz, les logos fraîchement appliqués.

Les caméramans reviennent vers l'appareil. Ils filment l'arrivée du ministre : un protocole géré comme du papier à musique. Le ministre descend l'escalier, fait mine de ne pas apercevoir les caméras, observe la situation, l'air grave. Il longe l'appareil, s'immobilise sous le logo, laisse aux caméras le temps d'immortaliser l'image, puis se dirige vers Fernand.

Les reliefs fuient le soleil de milieu de journée. Les ombres se recroquevillent. Les porteurs halètent dans le corps de l'avion. Le son raisonne. On dirait que le véhicule épuisé respire avec peine dans la chaleur poussiéreuse.

Les sacs de riz pèsent cinquante kilos. Les camions chargent dix tonnes chacun : deux cents sacs. L'appareil a amené quarante tonnes de fret.

Huit cents sacs à déplacer. Les porteurs sont quatorze. Ils sont maigres et malnutris.

Le ministre tend la main à Fernand.

– Monsieur le ministre.

– Appelez-moi Bertrand, pas de protocole sur le terrain.

*

La cour ministérielle est entièrement masculine. Elle est trop nombreuse pour entrer dans les deux véhicules tout terrain. Une partie du groupe doit attendre. Les véhicules feront deux trajets. Le ministre est contrarié. Il discute avec sa suite à voix basse. Il s'adresse à Fernand.

– Ne vous est-il pas possible de rester ici pour permettre à mon équipe de voyager ensemble? Le trajet a été épuisant. Nous ne sommes pas habitués à la chaleur.

– Certainement Monsieur le ministre. Je cède volontiers ma place mais je serai dans l'impossibilité de garantir votre sécurité.

– C'est juste. Venez donc avec nous, je vais voir qui attendra le second voyage.

*

Le bord de la piste défoncée est encombré de carcasses d'avions de guerre, des Mikoyan-

Gourevitch, appelés aussi Mikoyan, ou Mig, de l'époque soviétique. Quelques hommes désossent patiemment ces débris pour en extraire les matières précieuses : des composants électroniques, des senseurs variés, des câbles, des pièces de tableau de bord, des mécanismes de précision, des vérins...

L'économie du pillage est une archéologie. Rien n'est produit. La richesse développée hier est patiemment mise à jour. Les artefacts technologiques sont démontés. Les composants low tech mis de côté pour être revendus. C'est une économie paradoxale. Un avion valant plusieurs millions est détruit, ses pièces les plus simples revendues à bas prix.

Le terrain en bord de piste a l'allure d'une boucherie. Le sol est maculé d'huile. Des morceaux de métal, des fragments de plastique coloré, des faisceaux de câbles sortent des corps des appareils éventrés. Ces tripes colorent le sable de taches vives.

*

Le ministre a la cinquantaine vigoureuse. Il porte un pull vert foncé, inadéquat dans la chaleur, une chemise blanche et un pantalon usagé en toile légère. Ses vêtements tombent bien. Ils paraissent portés au quotidien, assouplis par les ans. Son équipe de communication l'a relooké en homme de terrain.

Il est charmant. Il se met à la hauteur de ses interlocuteurs. Durant le trajet il discute avec Fernand. Il pose quantité de questions. Il émaille son discours de références aux différents pays dans lesquels il a travaillé. Il convainc Fernand de l'appeler par son prénom.

– Vous êtes les héros modernes, dit-il. Sans votre travail et votre dévouement le nombre de morts serait beaucoup plus important.

– Je n'en suis pas certain. Notre travail n'est qu'une goutte d'eau dans la mer. Les morts se comptent par dizaines de milliers.

En parlant, Fernand revoit les boules des buissons nomades roulées par le vent. Il se demande où elles vont. Leur voyage a-t-il un sens, une destination ?

– Pas du tout, votre investissement, celui de la communauté internationale et de mon pays, sont centraux dans cette situation. Sans cela tout le monde serait déjà mort.

Fernand n'insiste pas. Cela lui plaît de penser que son action est utile.

L'ensemble de la cour ministérielle est réunie dans la pièce commune de la concession. Les fenêtres sans vitre laissent passer le soleil. L'air brûlant court le long du mur. Les vieux canapés défoncés accueillent les visiteurs. Le ministre est assis sur une chaise en bois sculpté. Il ressemble à un

monarque sur son trône. Il a attaché son pull autour de la taille. Sa chemise est auréolée de sueur aux aisselles et dans le dos. Des mouches grosses comme des bourdons déchirent le silence. Une radio crachote. Les croyants écoutent le chant du Muezzin à travers les ondes. Aucune mosquée n'est fonctionnelle dans la ville. La catastrophe les a toutes rendues muettes. À travers les grésillements on discerne une prière. C'est Zhur. Les employés de maison sortent leur tapis et l'orientent vers la Mecque. Dehors des hommes armés traînent autour des véhicules ou sont assis le long des murs. Ils se protègent des rayons verticaux. Le chant du muezzin est entrecoupé de chuintements radiophoniques. Il est repris par d'autres postes dans la concession. Les mouches se taisent, comme si elles aussi se préparaient à prier.

Le groupe discute de l'horaire de la journée. Le ministre est arrivé par l'avion du matin et doit rentrer avec celui de l'après-midi. Les caméramans furètent à la recherche de l'image parfaite. Mission impossible dans ce paysage écrasé de lumière.

– Nous voulons voir l'essentiel de votre travail et témoigner de celui-ci et des principales difficultés que vous rencontrez. Il est important que la presse qui nous accompagne en parle, c'est comme cela que nous mobiliserons l'opinion et obtiendrons les

ressources nécessaires à la poursuite et au développement de vos opérations.

Le ministre possède une sagacité qui coule dans son discours. Il met en spectacle son officialité, donne l'impression d'une situation normale. Quand il parle, il dit « nous », comme s'il réunissait derrière ce pluriel le corps métaphorique du prince et son corps physique. Le dialogue oscille entre deux mondes. Un monde de morts, le quotidien de la région, et un discours national destiné à un public lointain. Fernand répond.

– Je pense que nous devrions vous présenter un ou deux centres de nutrition, nous les appelons des cuisines. L'hôpital fonctionne à nouveau. C'est une partie importante de notre travail. La collecte des morts est également centrale, pour éviter la propagation des maladies. Nous enterrons chaque personne dans la tradition musulmane : dans un suaire blanc, dans une tombe individuelle.

– Combien de personnes meurent chaque jour?

– Je dirais que la faim tue entre mille et deux-mille personnes par jour, auxquelles s'ajoutent quelques centaines de morts quand les combats font rage.

– Il y a beaucoup d'affrontements?

– À vrai dire plus tellement. La situation politique est calme au niveau national. Par contre les rivalités entre gangs ou clans restent possibles.

– Comment faites-vous pour trouver ces milliers de suaires blancs?

– Nous mettons les corps dans les sacs de riz.

*

Christel entre dans la pièce commune. Elle se glisse derrière le groupe pour gagner la cuisine, discrète et silencieuse. Fernand l'observe et tente d'accrocher son regard. Elle évite le contact. Le ministre l'aperçoit. Il l'interpelle.

– Bonjour Mademoiselle.

– Bonjour.

– Je crois que nous n'avons pas été présentés. Je m'appelle Bertrand, je suis le ministre de l'aide humanitaire, en visite pour la journée.

Christel sourit en regardant Fernand. Elle semble lui dire « je voulais passer sans te voir mais me voilà prise ». Ses yeux verts portent un stigmate de tristesse souligné par une première ride. Elle répond au ministre sans le regarder.

– Je m'appelle Christel. Je m'occupe du volet médical.

– Ha le médical ! C'est un travail fondamental. Pouvez-vous me décrire vos principales activités ?

– Malheureusement pas. Je suis particulièrement pressée car je dois rejoindre des patients pour une intervention, mais notre responsable, Fernand, pourra répondre à toutes vos questions.

Elle quitte prestement la pièce.

Le ministre a décelé l'ironie de sa réponse. Il ne sait pas si cette adresse lui était destinée ou si elle visait Fernand.

*

Le groupe se déplace vers l'hôpital. Les ombres se blottissent contre leur source comme des prédateurs ramassés pour bondir. Les mourants sont éparpillés dans les places, les rues. Ils traînent leur ventre gonflé. Leurs jambes allumettes sont barrées par la boule du genou. Ils cherchent l'ombre, la fraîcheur. Ils s'éteignent dans un paradoxe de douceur. Pas de râle, pas de bruit, rien à voir avec les blessés du champ de bataille qui gémissent et crient. C'est la mort lente, douce, un tranquille glissement vers l'ailleurs. Autour des arbres le sol est jonché de morts et de mourants. Ils ressemblent à des fruits, monstrueux et difformes.

Un caroubier centenaire flanque le mur de l'hôpital. Deux corps sont allongés à l'ombre : une mère et son bébé. La peau de la femme est trop grande pour son buste famélique. Elle pend en lambeaux. Le bébé semble passé directement de l'enfance à la vieillesse. Il est ridé, ratatiné contre le corps maternel. Le ministre s'approche, prend l'enfant dans ses bras, pose avec lui devant l'entrée du bâtiment. C'est une scène émouvante. Cet homme d'importance, bien vêtu, bien nourri. Ce

petit enfant qui pousse les portes de la mort. Une scène d'espoir et de son contraire, de solidarité et d'injustice. Le ministre sourit. Les caméras filment. Les appareils photos crépitent.

Il repose l'enfant sur le sol poussiéreux. Le petit corps se recroqueville sous la brûlure du soleil. Tous avancent vers l'hôpital. Le fragile héros de l'instant est hors champ. Ce qui ne se voit pas n'existe pas.

Fernand observe ces dos d'hommes bien vêtus. A leurs pieds, oublié dans la lumière, le corps chétif se consume sans cri. L'intime proximité de la mort le transforme en objet : un accessoire dont on se débarrasse quand la photo est prise.

Fernand soulève le petit être. Il est surpris par sa légèreté. La vie est-elle de si peu de poids? Il se demande quel est le poids des boules de buisson. Comme elles doivent être légères pour suivre le vent. Il le pose délicatement contre le corps émacié de sa mère, à l'ombre, dans l'attente du souffle qui les emportera.

*

Après ces événements le ministre lancera une campagne médiatique en faveur du Maliso. Chaque enfant de son pays donnera un kilo de riz pour les enfants malisiens.

Patrick verra arriver un Hercules C130 blanc, rempli de paquets de un kilo de riz. Ceux que l'on trouve dans les supermarchés d'Occident.

Il aurait fallu des heures de travail pour les ouvrir un par un et les verser dans des sacs.

Il renverra l'avion qui reviendra quelques jours plus tard après avoir fait effectuer ce travail à l'armée. Les sacs seront de poids différents, entre trente et cinquante kilos.

Cela fragilisera la chaîne logistique : illusoire de peser chaque sac, inadéquat de les compter pour connaître le poids du chargement.

Les qualités seront mélangées. Il sera impossible de les préparer correctement. Les centaines de barils posés sur le feu dans les dizaines de cuisines seront chauffés selon l'habitude. Le riz lent ne sera pas cuit.

Les enfants, la population la plus vulnérable, verront leur mortalité faire un saut dramatique. Ils mourront par milliers.

Patrick s'en apercevra. Il comprendra que ces morts supplémentaires sont imputables au riz mal cuit, indigeste pour les estomacs fragiles des affamés.

Chaque enfant du pays du ministre aura, en quelque sorte, tué un enfant du Maliso. Ce drame restera inconnu de la presse.

Le ministre poursuivra sa carrière politique.

La visite

La famine recouvre le pays. La ville martyre est ravagée. Les médias mondiaux la qualifient « d'épicentre de la catastrophe ». Le président de l'Organisation annonce une visite. Le président veut traverser l'épicentre pour des raisons symboliques. Il ne s'attardera pas, la ville est dangereuse. Il arrivera par avion le matin. Il repartira l'après-midi. Il sera accompagné de membres de l'Organisation : le chef de délégation nationale, qui ne réside pas dans le pays pour les mêmes raisons de danger et d'inconfort, le chef de la logistique d'urgence et un conseiller personnel. Tous des hommes blancs de plus de cinquante ans.

Quelques-uns passeront la nuit dans la concession. Il faudra les loger. Cinq matelas neufs ont été déchargés la semaine passée.

En ville il n'y a rien à acheter. Aucun commerce, aucun marché, toute la logistique vient du Yaken, acheminée par les avions cargo, sauf le fioul que Gutalé convoie en camion et le flot intarissable des armes.

Patrick gagne la réserve. C'est une petite pièce. On y accède depuis la cour. Aucun matelas ne s'y trouve.

Il voit Christel dans la cour. Il la hèle. Elle s'arrête. Elle attend qu'il la rejoigne.

– Aurais-tu vu les matelas stockés dans la réserve ?

Il la regarde intensément.

Elle secoue ses cheveux blonds, longs malgré la chaleur.

– Je crois que Gualé les a pris.

– Tu en es sûre ?

– Non. J'ai voulu en prendre deux pour les amener à l'hôpital hier et c'est ce qu'on m'a dit quand j'ai constaté qu'il n'étaient pas là.

– J'appréhende toujours de négocier avec Gualé. Je vais vérifier avec Fernand pour ne pas faire d'impair.

– Bonne idée, dit-elle en s'éloignant.

Patrick la suit du regard jusqu'à ce qu'elle disparaisse, avalée par la porte sans vitre du bâtiment principal.

Il appelle Fernand à la radio. C'est lui qui s'est occupé de réceptionner ce matériel. Fernand est formel : les matelas sont stockés dans la réserve.

– Tu aurais dû les sécuriser. Tu sais bien que si nous ne faisons pas attention, tout disparaît. C'est ton boulot après tout.

Le ton est irrité.

Patrick ne goûte pas la remarque de son chef. Il ne dit rien. Il reste calme et met fin à la conversation.

Patrick interroge ceux qui se trouvent dans la cour. Ils sont unanimes : Gualé les a pris.

*

La nuit tombe. La chaleur perd son épaisseur. Les ombres de fin de journée coulent dans l'obscurité. La lune n'est pas encore levée. Les voix portent. Les bruits rebondissent sur les murs. Le sable en suspension achève de se déposer. Les feux s'allument. L'aura dansante des flammes succède à la fournaise du jour. Les hommes discutent, mangent, ou dorment.

La concession de Gotalé se situe de l'autre côté de la rue. Rien n'indique qu'il travaille pour l'Organisation. Son portail est solide : les gonds sont fraîchement scellés. Le mur est haut, épais, couvert de tessons de bouteilles. Des meurtrières percent les parois. Aux coins de la propriété des sacs de sable protègent les postes de garde. C'est une forteresse.

Patrick tambourine à la porte métallique. Il attend un instant. Il frappe à nouveau. Un guichet s'entrouvre. Un bout de visage apparaît et l'apostrophe en malisien. Patrick répond en anglais. Le guichet claque en se refermant. Le temps passe. Patrick frappe à nouveau. Le guichet coulisse.

– Que veux-tu ?

Cette fois on parle anglais.

– Voir Gotalé

– Que lui veux-tu ?

– C'est personnel.

- Qui es-tu ?
- Patrick, je suis Patrick.
- Bien Patrick. Reste là ! Je vais l'avertir. Nous verrons s'il souhaite te recevoir.

Nouveau claquement.

Patrick écoute les voix, les rires. Il retrouve ces moments où il entendait, de son lit d'enfant, les adultes discuter dans la cuisine de la ferme. La ville ne produit plus d'électricité depuis le début du conflit. La nuit est noire. Il regarde le ciel étoilé.

*

Patrick sera ému de revoir le ciel de son enfance. Il se trouvera à l'alpage avec des amis, peu après son retour au pays. Ils mangeront une fondue. Le poêle à bois ronronnera. L'air sera chaud et sec. Il sortira de la pièce pour prendre le frais. La nuit aura cette luminosité des paysages enneigés. Les crêtes des sommets se découperont sur l'aura de lumière montant de la vallée. Il ressentira la présence des cieux. Les étoiles scintilleront. Il observera Cassiopée.

Jadis Cassiopée prétendit que sa fille Andromède était plus belle que les Néréides, ces nymphes marines d'une beauté invraisemblable. L'arrogance du propos irrita les dieux. Poséidon,

dont la femme était une Néréides punit cet hubris en envoyant Cétus, créature inouïe et inexorable, ravager la terre de la reine Cassiopée, l'actuel Maliso. Persée sauvera Andromède en abattant le monstre marin.

Ce W tracé dans les cieux le ramènera sur la terre craquelée de la ville martyre. Il réalisera que Cétus est toujours vivant, toujours ravageant, décimant cette population oubliée.

*

Grincements, claquements, la porte pivote sur ses gonds. Deux hommes apparaissent. Ils le braquent de leur arme, des kalachnikovs, des modèles russes. Ils ont fixé un deuxième chargeur banane à l'envers du premier. Ils l'ont décoré d'autocollants colorés faisant la promotion d'une ONG. À nouveau les questions :

– Que veux tu ?

– Voir Gotalé

– Dans quel but ?

– C'est personnel.

L'un des deux baisse son arme. Il s'approche.

– Tu peux tout me dire, je suis son frère.

– Je ne souhaite rien te cacher mais c'est à Gotalé que je veux parler.

Il se répète.

– Tu peux tout me dire.

- Je souhaite voir si nous pouvons partager quelques matelas.
- Ils sont à nous. Pourquoi voudrais-tu que nous partagions nos matelas avec toi ?
- Non ils sont à moi et je souhaite les partager avec vous.

Le frère de Gotalé reste un moment silencieux. Il réfléchit.

– attends ici !

Il disparaît dans le noir. Son acolyte garde son arme pointée. Patrick voit plusieurs feux dans la cour. Ils accueillent une petite foule assise. Le métal des armes réfléchit les flammes des foyers.

Gotalé arrive après quelques minutes. Il est accompagné de son garde du corps.

- Patrick ! Comment vas-tu ?
- Fort bien et toi ?
- Et ta famille ? As-tu reçu de récentes nouvelles ?
- Oui tout le monde va bien.
- Ta mère ?
- Oui ma mère va bien.
- Ton père ?
- Également.

Gotalé considère qu'ils ne sont pas dans une relation de travail, dominée par la culture

européenne, mais dans la tradition d'hospitalité de la contrée.

C'est une manière de signifier l'absence de rapports hiérarchiques.

– Assieds toi ! Qu'est-ce qui me vaut le plaisir de ta visite ? Je ne te fais pas entrer plus avant car mon frère vient d'arriver et ses hommes n'ont pas l'habitude des étrangers. Comme il fait nuit, il est plus prudent de rester ici.

– Je viens te voir car demain mon chef et quelques-uns de ses conseillers viennent passer deux jours chez moi. Je souhaite les accommoder sur les matelas que nous avons reçus la semaine passée. On m'a dit que tu les avais pris.

– Mon frère et ses hommes m'ont averti de leur visite, ils sont nombreux. Tu comprendras que si ton chef ne peut coucher sur le sol, mon frère ne le peut pas non plus.

– En effet ! Ni ton frère, ni mon chef, ne doivent dormir dans la poussière. Toutefois ces matelas m'appartiennent, je les ai achetés, d'un autre côté, ils sont aujourd'hui utilisés par tes invités. Nous sommes dans une situation compliquée.

– Que proposes-tu ?

– Comme tu les utilises, tu en gardes la moitié, comme je les ai achetés, j'en prends la moitié.

– Il y en a cinq. Difficile de les diviser en deux, à moins d'en couper un.

– Faisons deux pour toi, deux pour moi.

– Et le dernier ?

– On le joue au sort, pile ou face ?

– D'accord, face.

Patrick sort une pièce de sa poche. Il triche à ce jeu. Il lance la pièce. Elle tourne dans la nuit. Elle retombe dans la lumière de la lampe à pétrole posée près de l'entrée.

– Face. Tu as gagné Gotalé.

Il sourit.

– Comment veux-tu faire pour tes deux matelas ?

– Garde les ce soir. J'enverrai quelqu'un demain.

– C'est parfait. Bonne soirée. Qu'Allah t'accompagne.

– Qu'il t'accompagne également. Transmets mes salutations à ton frère.

– Je n'y manquerai pas.

D'un geste Gotalé intime aux gardes d'ouvrir le portail. Il s'éloigne en direction des feux de camp. La porte grince. Patrick se retrouve dans la rue.

Le traître

Adam parle un anglais parfait. Il est arrivé un jour, de Dieu sait où. Il appartient au clan le plus puissant de la capitale, comme les gangs qui suivent les véhicules. Il est accueilli à ce titre. Il ne se mêle pas aux autres. Il traîne dans la cour de la concession. Il traduit si besoin. Il demande une cigarette ou un verre de thé.

Sa main droite est abîmée. Elle se tord sur elle-même comme un cep de vigne. Il lui manque l'index. La pince est préservée, entre le pouce et le majeur. Il l'utilise peu. Il la dissimule la plupart du temps dans la poche de son pantalon. Il raconte avoir pris une balle lors des combats autour de la capitale, qui ont eu raison de la résistance du vieux dictateur. Il ne porte plus d'armes. Il est vulnérable. Il cherche la protection des gangs.

*

Les balles sifflent depuis une demi-heure. La concession est attaquée. Patrick voit Adam courir. Celui-ci prend beaucoup de risques. Cela ne lui ressemble pas. Une rafale de gros calibre traverse la tôle du portail.

Patrick se trouve dans le réduit situé le long du mur, côté route principale, au fond de la cour. Ils s'y sont réfugiés avec Christel quand les rafales ont écorché le silence. Elle donne les premiers soins à l'un des gardes dont l'œil est déchiré par un

éclat de pierre. Patrick la regarde nettoyer la plaie avec un peu d'eau de sa gourde. Sa présence le rassure. L'homme tressaille. Il souffre. Sur les murs, les sécurités tirent au fusil mitrailleur.

*

Christel est née dans la banlieue parisienne, dans le neuf trois. Elle a vécu son enfance, entassée avec ces trois frères, ses parents et ses grands-parents, dans un pavillon. Elle a grandi dans un territoire ambigu, privilégiée parmi les délaissés. Le pavillon conférait à la famille une aura de prospérité démentie par la proximité des cités. Très jeune elle a su ne pas regarder les gens dans les yeux, s'habiller simplement, éviter d'attirer l'attention. Sa tante âgée vivant dans un pavillon voisin a été attaquée à son domicile. La vieille dame a été rouée de coups. Elle est décédée suite à ses blessures. L'enquête policière n'a rien donné.

Christel a quitté son quartier dès que possible. Elle s'est installée dans la capitale intra muros. Elle s'est inscrite dans un institut de formation en soins infirmiers. Trois ans plus tard, son diplôme en poche, elle quittait le pays pour travailler avec l'Organisation. Elle a aligné les missions humanitaires, changé de pays, passé d'un conflit à l'autre.

*

L'agresseur possède deux armes de gros calibre. L'une est positionnée face au portail. Chaque rafale emporte des débris de tôle.

Patrick est terrorisé. Le portail grince. Il aperçoit Adam qui le tire vigoureusement de sa main valide. Il a débloqué les loquets qui le fixent au sol. Il fait pivoter la lourde porte. Le véhicule de l'assaillant pénètre dans la cour. Il est équipé d'un canon antiaérien soviétique bitube ZU de 23 mm.

Les hommes sont pris entre deux feux. C'est la fin.

Les pensées de Patrick se bousculent : où sont les autres ? Vont-ils nous exécuter ? Et nos combattants ? Il regarde Christel, cherche un réconfort. Il aimerait lui parler. Elle semble insensible au danger. Elle confectionne un pansement de fortune pour protéger l'œil du garde. Elle agit avec calme et méthode.

Patrick regarde le blessé dont le temps semble compté. La pièce est nue. Il n'y a pas d'exutoire.

Les tirs cessent. La résistance est inutile. Plusieurs assaillants pénètrent dans la résidence principale, de l'autre côté de la cour.

Christel a vu des personnes s'y réfugier au début de l'attaque. Elle s'attend à les voir apparaître, poussées sans ménagement. Elle prend un large morceau de gaze médicale qu'elle attache par les

coins au manche d'un balai traînant dans le local. Elle confectionne un drapeau blanc. Elle attend le moment opportun pour sortir.

Une salve, un crissement de pneus, un nuage de poussière. Un petit Madmax pénètre dans la cour. Gutalé est harnaché derrière la mitrailleuse. Le véhicule dérape pour se placer à 45 degrés du lourd technical des attaquants. Il le menace de son arme, une mitrailleuse DSHK soviétique de la deuxième guerre mondiale. Un modèle tirant des munitions de 12,7 et capable de tourner à 360 degrés sur son affût.

Le canon des assaillants possède un champ d'action plus restreint. Il ne peut tirer sur les côtés.

Gutalé hurle. Ses hommes se déploient dans la cour.

La situation est dangereuse pour les assaillants. Gutalé peut éliminer ceux qui se trouvent sur le véhicule. Sans Madmax ils sont perdus. Des salves sont tirées en l'air. Chacun est prêt à se battre mais personne n'y tient. Gutalé clôt les débats d'une rafale. Il a la situation en main. S'il le décide ce sera le carnage.

Dans les clashes entre gangs, les dégâts humains sont minimum. Les ennemis d'aujourd'hui sont les

alliés de demain : les morts inutiles sont proscrites.

Le chef des assaillants lance un ordre. Ses hommes se regroupent autour de leur véhicule.

Gutalé tient l'ennemi en joue. La mitrailleuse de 12,7 pivote sur son axe. Son véhicule manœuvre lentement. Il recule tout en tournant. Il garde l'ennemi dans sa ligne de mire.

Les derniers assaillants quittent leur position. Ils sautent dans leur Madmax. Adam veut faire de même. Ils le repoussent. Ils ne veulent pas de lui. Traître un jour, traître toujours. Sa main handicapée fait de lui un moins que rien. Seul les hommes armés sont respectés. Il n'y a ni place ni pitié pour les infirmes.

Il a espéré recouvrer du respect en offrant un coup au gang des assaillants. Il a joué. Il a perdu. Il est pied nu dans la poussière. Il part en courant.

Le véhicule de l'ennemi recule lentement pour sortir de la cour puis disparaît au coin de la rue.

Patrick décompense. Ses jambes tremblent. Il s'affale le long du mur. Christel est déjà sortie de la pièce. Elle se hâte à travers la cour vers le local médical pour organiser un poste de premier secours.

Gutalé s'est imposé. Il possède les qualités pour diriger un gang malisien : agressivité, intelligence, imprévisibilité.

Le soulagement a suivi son intervention. Il se complique d'un sentiment de dépendance. Gutalé maîtrise l'enjeu sécuritaire. Les vies des membres de l'Organisation sont entre ses mains.

**Cette période marquera toutes les personnes
l'ayant traversée.**

De l'avenir de Gotalé, nous ne saurons pas beaucoup.

Il continuera sa vie de chef de gang.

Après la fin de la famine, la situation sera chaotique. Le pays restera immergé dans la guerre civile.

Gotalé diversifiera ses activités. Il importera d'autres denrées que le fioul. La lessive, conditionnée en cartons, lui procurera d'intéressants revenus. Cette denrée représentera le troisième bénéfice d'importation national.

Quelques années plus tard un mouvement islamique prendra le contrôle du Maliso. Gotalé se déplacera vers la côte, attiré par le développement d'une nouvelle activité consommatrice de carburant et rémunératrice : la piraterie.

Appuyée sur des techniques simples, maîtrisées par les artisans locaux, la flotte pirate sera composée d'esquifs rapides, dotés de moteurs de voiture, et pouvant transporter une dizaine d'hommes armés.

Ces pirogues bricolées permettront d'atteindre les pétroliers, les vraquiers et les grands bâtiments dont la route croise le large des côtes malisiennes.

*

Fernand rentrera dans son pays d'origine. Il ouvrira un café, puis un autre et un troisième. Il retournera à l'Université pour se former comme agronome. Sa passion pour le monde végétal guidera sa vie. Il deviendra chercheur, puis patron d'un laboratoire de recherche académique qui sera le premier à travailler sur l'intelligence végétale en Europe.

*

Christel continuera plusieurs années à travailler pour l'Organisation.

Celle-ci se modernisera et adoptera les méthodes de la finance et de l'industrie. Les bénéficiaires de ses activités disparaîtront des objectifs de gestion pour être remplacés par une analyse comptable.

Christel rencontrera à divers reprises, notamment lors de missions au Liban et en Turquie, des civilisations mégalithiques construisant de lourds monuments de pierres sèches.

Un jour elle assistera dans une île d'Indonésie à la mise sur pied d'un monolithe tiré par une centaine de personnes et déplacé sur des troncs coupés, comme à l'âge de la pierre.

À ce moment elle sera photographe. Elle aura quitté l'organisation. Elle aura singulièrement

glissé du côté du média. Elle s'accordera le temps nécessaire à la perception du monde. Elle réalisera des clichés porteurs de sens. Son intimité avec la guerre lui permettra de se mouvoir dans les zones de combats. Sa connaissance de l'humain glissera dans ses photos. Elle vivra ses cinq minutes de célébrité warholienne. Elle gagnera le prix Henri Cartier-Bresson. Elle utilisera cette récompense pour effectuer un travail sur les populations nomades de Suisse, les Yeniches et les Sintis. Elle se souviendra, enfant, avoir vendu des timbres pour une organisation d'aide à la jeunesse. Cet argent avait servi à enlever les enfants nomades à leurs parents pour les placer en institution. Elle réunira des clichés et des images d'archives dans une exposition, nommée « l'État protecteur », à la fondation Cartier Bresson à Paris. Ce travail connaîtra un certain succès.

*

Patrick quittera l'Organisation quelques années plus tard, dégoûté par la politique qui considère l'humain comme une ressource.

Il retrouvera une pratique née de ses études dans un internat catholique où les classiques de l'Antiquité étaient à l'honneur. Il commencera à relire ces textes latins et grecs.

Il se surprendra par l'aisance avec laquelle ces langues mortes lui reviendront.

Il adoptera la pratique philosophique grecque. Il vivra simplement. Il sera proche de la nature et de l'autonomie. Il développera un jardin potager et un verger. Il tentera d'y recréer le jardin d'Épicure.

Médias

Le temps humanitaire est celui de l'urgence. Un homme met quarante jours à mourir de faim. Le temps de la politique décline d'autres rythmes. L'Organisation n'a pas attendu. Son engagement absorbe la moitié de son budget. Le risque est grand. Il faut trouver des revenus. Qui dit récolte de fonds, dit médias.

La stratégie est rodée : recevoir sur le terrain les célébrités disponibles, relayer leur émotion sur les écrans du monde.

L'émotion est la matière brute du don. L'empathie glisse d'un esprit à l'autre. C'est une diffusion virale. Le temps d'antenne est compté. Les grands titres ne durent pas. L'économie de l'attention s'attache brièvement à ses sujets. Il faut exploiter les fenêtres de communication.

Émouvoir les populations émeut les gouvernements. Émus ils jugent adéquat de participer à l'effort de paix.

Les personnalités défilent dans la ville martyre.

*

Une star du cinéma italien, fatiguée mais adulée, accompagnée d'une myriade de photographes, passe une après-midi dans la concession.

Christel assiste à un duel de western spaghetti. Une ligne de photographes fait face à une ligne de

mourants. Les agonisants se collent au mur. Ils profitent d'une parcelle d'ombre. C'est un mur blanc. Ils sont une dizaine. L'un est debout. Un morceau d'étoffe usée lui ceint les reins. Il est extrêmement maigre. Ses épaules sont étroites et saillantes. Il tient sa tête droite. Son regard concentre sa vie, fier, fixe, sombre.

À ses côtés, sur le sol, un enfant chauve. La faim a pris ses cheveux. Il pose une main sur sa tête comme pour se protéger du soleil.

Un bébé : son ventre est gonflé, son visage est couvert d'un chiffon. Derrière lui, une petite fille. Elle porte une robe dont la coupe rappelle encore un habit.

Ils tiennent des récipients hétéroclites. Sans récipient pas de nourriture. Leur vie dépend de ces ustensiles. Ils attendent leur repas. Ils sont trop faibles pour se déplacer.

Les photographes leur font face. Ils arment, shootent, prennent des clichés en rafales. Ils cherchent la photo qui hante les médias : un corps émacié, un regard perdu, si possible un enfant.

Ce face à face marquera Christel. Ces jeunes condamnés à mort mis en joue par le peloton médiatique.

Les photos seront recadrées. Elles ne montreront pas ce zoo humain. Elles n'incluront qu'un enfant, isoleront son destin. C'est la recette de l'émotion.

De ce moment elle garde un sens profond de la mise en scène et une méfiance face aux témoignages photographiques.

*

Christel se trouve souvent face aux médias. Elle possède une parfaite connaissance du travail de l'Organisation. Elle répond aux questions.

La famine monte en force sur les écrans du monde. L'avion du matin est rempli de journalistes. Ils voyagent sur le chargement de riz. Ils adorent cet inconfort.

La porte à l'arrière de l'appareil pivote horizontalement sur ces gongs. Ils débarquent. Ils s'agglutinent autour des camions parqués le long de la piste.

Fernand les réceptionne à l'aéroport. Il les fait monter dans sa jeep et sur le plateau du véhicule d'escorte.

Ils sont fiers de traverser le bourg dans cet équipage, comme s'ils appartenaient à l'un des gangs malisiens qui tiennent la ville en otage.

À la concession Christel accueille le groupe. Elle propose de l'eau.

– Êtes-vous sûr qu'elle est potable ?

– Pourrais-je avoir de l'eau fraîche ?

Le temps est compté. Le groupe repart avec l'avion de l'après-midi. La situation est trop instable pour passer une nuit sur le terrain.

Les conditions de sécurité interdisent de se poser la nuit. Le soleil des tropiques disparaît à 18h00. Les bases logistiques se situent à trois heures de vol. Les opérations sont réglées comme un métronome.

En une année, seuls deux journalistes séjournèrent plus longtemps dans la ville.

Les centaines d'autres suivront cet horaire : arrivée avec l'avion du matin, départ avec celui de l'après-midi.

La situation s'améliore. Depuis plusieurs semaines Christel en observe les signes. Le nombre de morts a diminué.

Elle a vu des enfants jouer au foot avec une balle de tissu.

Elle partage ces informations.

Les journalistes connaissent la photo qu'ils vont prendre avant de se poser sur le sol du Maliso. Cette image a été déclinée par les photographes

déjà passés dans la ville martyre, « l'épicentre de la catastrophe ». Christel la nomme le « cliché classique » : un enfant presque mort, le ventre gonflé, les membres comme des bâtons, les articulations comme des cailloux.

*

Des années plus tard elle parlera de ces moments avec Patrick. Ils seront assis dans un café parisien. Les vitrines seront éclairées de lampes faites d'un bocal de verre dont le couvercle métallique percé recevra la douille et l'ampoule. Des tables hautes seront placées en ligne, longeant les larges vitrines. La salle rectangulaire, trois marches plus bas, accueillera des meubles massifs confectionnés avec de vieilles poutres.

Ils boiront de la bière belge à la pression. Ils grignoteront des frites à la graisse de bœuf et des tartines végétariennes. Comme toujours lors de leurs futures rencontres la discussion portera sur le Maliso.

Patrick sera probablement encore amoureux d'elle. Il appréciera ces moments en sa compagnie, sans Fernand.

A cette époque Christel gardera un mépris marqué pour les journalistes.

Patrick lui parlera du livre du philosophe analytique américain Harry G. Frankfurt, « On bullshit ». Un bref ouvrage qui connaîtra un

surprenant succès d'édition. Sa thèse présentera une rupture du lien à la vérité. Le menteur connaît la vérité. Il la travestit pour obtenir des avantages. Le « bullshiteur » ne possède plus de lien au vrai. Il dit tout et son contraire. Il ne décèle pas les contradictions de son propre discours. Il parle en suivant la mode, le plaisir de la discussion. Il ne porte pas son attention sur le sens. Il peut dire ceci et faire son contraire. Cela ne lui pose aucun problème.

Les journalistes que Christel a rencontrés venaient mettre en forme un préjugé. Ils souhaitaient coïncider avec leur vision à priori, leur « bullshit ».

Ils sortiront du café parisien passablement éméchés. Le souvenir du Maliso se mêlera à celui de Fernand. Christel aura raconté à Patrick la relation qu'elle avait entretenue avec lui. Elle la décrira comme un torrent de montagne, sauvage et glacé. Il se retiendra de lui demander qui d'entre eux elle a préféré. Il ne sera pas jaloux. Ils auront passé la journée ensemble, entre l'exposition de Christel et les rues de la ville. Ils regagneront l'appartement mis à disposition de la photographe pour la durée de son séjour. Un petit duplex situé dans les combles vitrés de l'immeuble de la fondation.

*

Christel commence son briefing au groupe de reporters. Elle adopte un cynisme pragmatique.

« Bonjour à toutes et tous. Je vais vous brosser un tableau de la situation. Suite à cela et en fonction de vos désirs nous organiserons une visite sur le terrain puis nous vous ramènerons à l'aéroport avant le départ de l'avion de l'après-midi. Nous n'avons que peu de temps. Les conditions sécuritaires sont bonnes. La situation est encourageante. Le nombre de décès diminue et la santé de la population s'améliore. Nous sommes à deux doigts de sortir de la famine. Je sais que vous souhaitez prendre la photo classique d'un enfant proche de la mort. Ce cliché n'est plus représentatif de la réalité mais, soyez rassurés, nous avons regroupé les derniers enfants moribonds dans une cuisine dédiée afin de leur prodiguer des soins spécifiques. Nous pouvons partir immédiatement. Si vous souhaitez avoir une description des récentes améliorations et visez d'autres clichés plus proches du réel, je continue volontiers mes explications. »

Le groupe est unanime à vouloir continuer.

Christel présente les indicateurs qui lui permettent de parler « d'une sortie de la famine ». Elle décrit la situation de la population. Elle évoque les tensions interclaniques et militaires.

– Pour la visite je vous propose une alternative. Nous pouvons aller voir cette association de femmes emblématique de la sortie de la famine et de la lutte de la population civile. Les menaces qui pèsent sur elles sont réelles. Deux sont déjà mortes par « balles perdues. »

Si vous préférez la photo d'un enfant agonisant, nous pouvons aller dans la cuisine dédiée.

Tous sont silencieux après cette conclusion abrupte.

Christel les pousse à la décision.

– Que voulez vous faire ? Les femmes contre la guerre ou le cliché classique ?

L'un rompt le silence.

– Voir cette cuisine que vous avez transformée en centre nutritif pour les enfants me semble intéressant....

Un autre enchaîne.

– Vous faites un travail formidable et cela nous permettra de le mettre en évidence...

Christel résume :

– En route pour le cliché classique.

Ils se lèvent. Ils traversent la terrasse. Ils descendent les cinq marches qui les mènent à la poussière rouge du sol.

Quatre véhicules sont parkés dans la cour. Deux jeeps couvertes et deux Madmax.

Christel apostrophe les chauffeurs : « En route vers les enfants qui meurent ». Le groupe monte sans bruit dans les deux véhicules fermés.

Les moteurs démarrent. Les chauffeurs mettent l'air conditionné.

Est-ce la paix ?

La salutation malisienne signifie : « est-ce la paix ». On n'évoque pas la beauté du jour. On ne se souhaite pas une journée agréable. On se renseigne : « sommes-nous ennemis ? ».

L'Occident oppose guerre et paix. Les lois changent. L'interdit en temps de paix est la règle guerrière. Le tueur est décoré, le non violent fusillé. La paix revient. Tuer change de nom. L'acte est requalifié : héroïque, meurtrier, héroïque...

Cette schizophrénie sociale est étrangère au Maliso où la guerre est consubstantielle à la paix. La transition est fluide, naturelle. Le droit coutumier reste pérenne : ce qui est interdit durant la paix, l'est aussi en temps de guerre.

La sécheresse est endémique. Elle survient cycliquement. L'eau manque. Les animaux meurent d'abord, puis les hommes.

Un clan prend la route. La troupe avance sous le soleil : bêtes et gens sont chaque jour moins nombreux.

Un village survit autour de son puits. Le débit d'eau se réduit. Les morts se multiplient. La population passe de deux mille personnes à cinq cents.

Le clan nomade atteint les confins du village. Les chefs se rencontrent. Est-ce la paix ? Non. Comment pourrait-ce ? La mort est partout : pas de ressource, pas de partage.

Chacun sait l'issue. Les deux camps se préparent. Quand vient la nuit les nomades attaquent. C'est leur unique option : épuisés par la route, décimés par la sécheresse, ils n'iront pas plus loin. L'eau ou la mort.

Les coups de feu claquent. Les hommes tombent. Après deux heures d'affrontement, les détonations se font sporadiques.

Des cris fusent du village. Des anciens sortent des lignes. Un drapeau blanc claque au vent.

Le puits permet à cinq cents personnes de vivre. Il faut être cinq cents pour le défendre. Dès que les anciens estiment les survivants à cinq cents, ils appellent au cessez le feu. Les palabres commencent.

L'attaquant donne ses fusils qui ont tué. L'agressé choisit de les garder ou de les rendre en signe d'apaisement. On compte les tués. Vingt chameaux pour un homme, dix pour une femme ou un enfant.

Cette arithmétique de la mort constitue une dette. Les deux groupes s'allient. Les cinq cents survivants protègent ensemble le puits. C'est leur meilleure chance de survie. « Est-ce la paix » ?

AHCF

La grande armée perd sa vocation à la fin de la guerre froide. Son ennemi disparu, sa raison d'être n'est plus.

Elle opère des technologies militaires sans équivalent. Elle possède une large panoplie d'armes. Elle coûte des milliards. Elle génère des profits pharaoniques. Elle finance des recherches de pointe dans des domaines porteurs. Elle a perdu son sens mais sa disparition est inconcevable. Sa fonction évolue. Elle servait à faire la guerre. Elle servira à faire la paix.

Son débarquement au Maliso est annoncé. Les médias du monde entier relaient la nouvelle. Le débarquement est prévu pour décembre, peu avant Noël. C'est un moment privilégié durant lequel famine et pauvreté sont accueillies à l'écran.

L'annonce de l'arrivée de la première armée du monde sur les plages de la capitale a un impact immédiat sur les gangs et les groupes armés. Personne ne souhaite affronter ces troupes d'élites. Les combattants quittent la capitale. Une seule route reste carrossable. Elle mène à la ville martyre. Chaque jour y amène de nouveaux venus. Ils s'approprient les ressources locales. Ils vendent leurs services à l'Organisation ou aux rares ONG. Ils pillent domiciles, bureaux et entrepôts. Ils prennent des otages.

*

Christel est assise sur une chaise de camping orange. Elle boit un thé sur la terrasse. La chaleur du liquide brouille l'air au dessus de la tasse. La cour est presque vide. Quelques hommes sont assis contre le mur d'en face. Leur tête et leur buste sont à l'ombre. Leurs jambes allongées dans la poussière sont brûlées par le soleil. Patrick sort du bâtiment. Il s'assied à côté d'elle, sur le mur de la terrasse.

– Tu as vu les nouveaux venus ?

– Oui. Je suis passée au marché. Il y a des armes partout. La tension est palpable.

– As-tu vu leurs véhicules ?

– J'ai aperçu deux technicals inconnus. L'un était énorme. Je n'en ai jamais vu de pareil. S'il nous attaque, il pourra simplement rouler à travers le mur. Aucun bâtiment ne peut lui résister.

– Je l'ai vu aussi. Sandol m'a dit qu'il venait de la capitale. C'est le fleuron d'un gang du sud de la ville. L'arrivée annoncée de la grande armée les a fait fuir. Ils ont décidé de s'établir dans une région moins menacée.

– La nôtre.

– La situation devient dangereuse. Il y a trop d'armes.

– Les rares ONG sont toutes parties.

– Sauf l'AHCF. Je n'ai pas eu de nouvelles depuis plusieurs semaines.

– Tu te rappelles ? Tu t'étais fait insulter quand ils avaient débarqué à l'aéroport ?

Ils sourient les deux à cette évocation.

*

AHCF était arrivée dans la région sans prévenir. Un avion s'était posé sur la piste. Huit personnes en étaient descendues, cinq femmes et trois hommes. Patrick et Christel organisaient le déchargement de deux Hercules. Patrick s'approcha des nouveaux arrivés. Il leur souhaita la bienvenue. Il fut mal reçu. Les militants de l'ONG le traitèrent de bourgeois. Patrick survivait depuis plusieurs mois au cœur de la guerre, sans confort, en rationnant l'eau et la nourriture. Ce qualificatif était inapproprié. Il insista :

– Vous êtes certains que nous ne pouvons pas vous aider ?

– Nous n'avons pas besoin de votre aide. Vous n'êtes ici que pour le profit. Nous connaissons le montant de vos salaires. Ils sont scandaleux.

– Je ne suis pas sûr de comprendre. Mon salaire n'a rien d'extraordinaire, c'est le salaire moyen de mon pays. Je ne vois pas ce qu'il vient faire dans cette discussion.

– Évidemment. Il n'y a pas plus sourd que celui qui ne veut pas entendre. Plutôt que d'aider la population locale, vous utilisez le financement de la population mondiale pour vous verser des salaires de ministres.

Patrick connaissait ce débat : la masse salariale du monde de l'humanitaire est gérée par deux doctrines ; les ONG visent à maximiser leurs ressources en s'appuyant sur des bénévoles et en réduisant les salaires à des sommes symboliques ; l'Organisation et l'ONU pratiquent des barèmes salariaux standards, comparables à ceux d'entreprises traditionnelles.

– Je ne crois pas que cette question salariale soit centrale ici. Nous sommes là depuis plus d'une année. Nous sommes prêts à vous aider pour votre installation. Nous pouvons vous expliquer la situation locale, vous indiquer les régions difficiles ou dangereuses, la logique qui guide les relations entre les clans. N'hésitez pas à nous solliciter.

– Va te faire voir.

Patrick monta dans son véhicule sans répondre. Si Fernand avait été là la discussion aurait mal fini. L'arrogant se serait retrouvé à terre, le nez maculé de sang. Patrick ne savait pas s'il regrettait de ne pas être capable de pareille attitude ou si cela le soulageait.

*

Christel regarde Patrick.

– Vous ressembliez à deux automobilistes stressés dans un embouteillage. J'ai crû que vous alliez vous battre.

– Tu rigoles. C’était un roquet agressif, de ceux qu’il faut traiter avec indifférence. Je me demande ce qu’ils sont devenus.

– Nous n’avons pas eu de nouvelles. Je n’ai jamais croisé une équipe d’AHCF sur le terrain.

– Leur base est en dehors de la ville, à dix minutes en direction de la capitale. On devrait y jeter un coup d’œil.

– Pourquoi pas ?

Christel se lève. Elle se dirige vers Sandol. C’est son chauffeur attitré. Ils discutent un moment. Sandol hoche la tête. Il lance quelques phrases en malisien. Une poignée d’hommes se lève. Ils ramassent leurs armes et se dirigent vers un pick-up blanc doté d’un canon bitube de DCA ZU de 23 mm. Sandol monte dans une Landrover couverte d’autocollants vantant les bienfaits d’une marque de lessive.

Il démarre.

– Tu viens ? Demande Christel à Patrick.

– Je prends une radio. J’arrive.

Un homme de la sécurité ouvre le portail métallique. Le véhicule de Sandol quitte la concession. Le pick-up blanc le suit.

Après quelque temps, Christel montre le ciel :

– Les oiseaux sont là.

Patrick ne répond rien. Les charognards tracent des cercles réguliers dans le ciel toujours bleu. Ils sont nombreux. La base de AHCF apparaît dans la

poussière du milieu de journée. D'abord une lointaine esquisse au fusain, puis une aquarelle délavée.

– Saleté de volatiles, murmure Christel les lèvres serrées. Elle regarde par la vitre le vol macabre qui descend des cieux vers la base d'AHCF en formant un cône sombre et ondulant de tornade.

– Il y a beaucoup d'oiseaux. Ce doit être une hécatombe.

Ils comprennent qu'ils s'acheminent vers l'horreur. Une concentration pareille signifie des morts par dizaines, hommes ou animaux.

Le véhicule arrive à la hauteur du bâtiment. Les oiseaux sont partout, comme dans un élevage en batterie. C'est un festin abominable. Les grands volatiles déchirent la chair des cadavres. Christel et Patrick sortent de la voiture. Les oiseaux s'écartent paresseusement. Patrick entre le premier dans le bâtiment. Un couloir aux murs blancs, une porte, une pièce de dimension moyenne, encore une porte. Ils trouvent l'équipe d'AHCF : huit personnes prostrées, assises contre le mur, à même le sol. C'est un asile de fou. L'un hoche continuellement du chef. Un autre gémit, la tête entre les mains. Un troisième est couché sur le sol. Son corps tremble. C'est celui qui avait insulté Patrick lors de leur première rencontre sur le tarmac.

Patrick les apostrophe.

– Ça va les gars ? Que c'est-il passé ?

Personne ne répond. Il réalise l'absurdité de sa question. Il regarde Christel. Elle prend la direction des opérations. Elle s'approche de l'homme qui hoche la tête obstinément. Elle s'assied en face de lui. Elle lui prend la tête dans les mains. Elle accompagne son mouvement, sans rien dire.

L'homme se met à sangloter. Elle l'encourage silencieusement. Il chuchote.

– Ils ont commencé à arriver massivement il y a trois semaines nous on faisait de la nutrition pour les enfants on n'avait pas prévu les adultes ils étaient trop nombreux on n'a rien pu faire les réserves de nourriture ont rapidement été épuisées et ils ont commencé à mourir par dizaine et les oiseaux sont arrivés et ont dévoré les morts et les vivants même les enfants on a rien pu faire on s'est réfugié ici on n'a rien pu faire »

Christel lui caresse les cheveux. Patrick s'approche d'elle.

– Il faut les évacuer, ils sont devenus dingues.

Christel prend l'homme par les épaules. Elle le conduit vers la voiture. Patrick s'accroupit aux côtés de l'homme couché.

– Vient, il faut partir.

L'homme ne dit rien. Patrick lui prend la main. Il l'aide à se lever. Il le guide. Ils passent la porte du bâtiment et sortent dans la cour. Des centaines d'oiseaux sont au festin. Des corps humains encombrant l'espace. parfois morts, parfois trop

faibles pour se défendre. L'homme crie. Il se débat. Patrick l'immobilise d'une prise de lutteur et le pousse vers le véhicule.

Ils mettent une demi-heure pour installer les employés d'AHCF dans les véhicules. L'équipage du pick-up les aide. Le trajet du retour est silencieux.

Ils vont directement à l'aéroport. L'avion de l'après-midi n'est pas encore parti.

Les deux véhicules franchissent les checkpoints qui défendent l'accès à la piste. Patrick est décomposé. Christel le regarde.

– Inutile que tu restes. Je peux m'occuper d'eux et attendre l'arrivée de l'avion. Rentre avec Sandol.

– Tu es certaine que tu n'as pas besoin de moi ?

– Absolument. Ils sont en état de choc. Il est peu probable qu'ils bougent ou parlent avant plusieurs jours.

– Je vais t'aider à leur donner à boire avant de partir.

Les véhicules stoppent devant un cabanon au toit de tôle recouvert d'une bâche de plastique. Ils font descendre leurs passagers, qui se laissent guider. Patrick fouille sous son siège. Il sort quelques litres d'eau. Christel saisit une bouteille. Elle s'approche d'un des rescapés. Elle ouvre la bouteille, la glisse entre les lèvres de l'homme. Il se laisse faire. Un peu d'eau coule dans sa gorge. Le reste ruisselle sur sa joue. Patrick imite sa collègue. Il fait boire l'une des filles. Ses lèvres

restent closes. Le liquide coule sur sa chemise souillée et humidifie la poussière du sol.

*

Le soir, Christel retrouve Patrick et Fernand à la concession.

– Comment s’est passé le rapatriement, demande Fernand. Patrick m’a dit que ce n’était pas joli. Elle le regarde âprement.

– Une horreur absolue. Des centaines de vautours déchiquetant autant de cadavres. Des enfants trop faibles dévorés vivants. Et toute l’équipe d’AHCF devenue folle. Je les ai fait monter dans l’avion. J’ai demandé au pilote d’avertir leur siège au Yaken. Pas une parole prononcée durant les trois heures d’attente. Ils sont partis très loin.

– Travailler dans l’humanitaire et tuer des centaines de personnes, quel paradoxe. Ils n’ont pas pensé que les enfants avaient des parents. Ils n’ont pas anticipé qu’il fallait prévoir de la nourriture pour les familles des enfants accueillis dans leur centre de nutrition. Je comprends qu’ils se sentent coupables.

– Tu es dur.

– Ils l’étaient aussi quand ils ont insulté Patrick, le jour de leur arrivée. Des enfants gâtés qui n’auraient jamais dû être là.

– En tout cas il ne sont pas près de revenir, dit-elle sèchement en se levant.

Elle quitte la salle commune.

Patrick la regarde partir.

Fernand joue nerveusement avec son trousseau de clé.

Plus tard, Christel prendra contact avec AHCF. Elle apprendra que deux des malheureux se seront suicidés.

La philosophie doit être incarnée.

Patrick lit une histoire de la philosophie antique. C'est une édition de luxe, un livre compact. La reliure est robuste. Les pages sont en papier bible. Il les parcourt le soir. Il prend l'ouvrage dans la main. Ce contact lui fait du bien. Il allume sa lampe frontale. Il ne sent pas le temps couler. Sa lecture résonne dans le chaos. Il s'attache aux personnages présentés. Ce sont des amis. Le romain Lucius Sevola prend un chardon ardent dans ses mains. Il dit :« Le pouvoir de la volonté n'a pas de limite ». Son acte parle.

L'éducation de Patrick est inopérante au cœur du carnage. Sa morale se délite. Elle gît dans son esprit. C'est un outil brisé.

Il cherche une éthique pour ne pas glisser vers le néant.

La semaine passée il a vu un fils arriver dans une cuisine en portant son père. Les deux hommes étaient épuisés. Leur système digestif n'était plus capable d'absorber de nutriments solides. Il aurait fallu les intuber, déposer du liquide nutritif directement dans leur estomac. Le matériel n'était pas disponible, ni le personnel médical. Les deux hommes sont morts ce matin, ensemble. Patrick y a vu une injustice. Le fils fidèle payé par la mort, et une ironie : mourir de faim dans une cuisine. L'exemple de Sevola lui permet une autre vision. La fidélité filiale est plus importante que la vie. L'acte du fils est exemplaire. Il crée du sens dans le chaos.

*

La philosophie d'aujourd'hui, c'est l'art de disserter, de marier des abstractions. C'est un exercice conceptuel. Pour les grecs et les romains, la philosophie est un art de vivre, une coïncidence de la pensée et de l'existence. Patrick s'accroche à cette vision. Il veut penser sa vie et vivre sa pensée.

Il lit un chapitre consacré à Épicure. Le philosophe a écrit plus de 300 ouvrages. Il n'en reste rien, ou presque : trois lettres nous sont parvenues. Quel acharnement contre cette pensée.

Il sent le poids du livre. Il sent plus qu'un objet : un révélateur. Faire disparaître les livres peut tuer les idées. Pas toujours cependant. Malgré les autodafés, Épicure a connu des heures glorieuses. Ses disciples ont parlé, écrit. Par les mystérieux chemins de la transmission et de la mémoire sa pensée est parvenue au Maliso et à Patrick.

Cette philosophie vise une vie heureuse. C'est une réflexion immanente. Tout est là, ici et maintenant. Rien d'extérieur ne justifie le présent.

Il découvre le Tetrapharmakos : les quatre remèdes fondant le bonheur.

Le second naît d'un constat. : le vivant n'est pas mort et quand la mort est là, la vie n'y est plus. Il n'y a pas d'interaction entre les deux états, inutile de se faire du souci.

Patrick connaît la qualité minérale des cadavres. La vie part. Les corps changent de règne.

Le quatrième remède est la simplicité du bonheur : discuter avec un ami, boire à sa soif, manger à sa faim, apprécier la beauté du monde.

Cette dernière médecine n'est pas opérante. Patrick ne peut se satisfaire d'une discussion amicale. La mort massive interdit ce bonheur.

*

Il lit que l'amour platonique, chaste et parfait est une relation idéale mise en évidence à Florence au XVIème siècle par Marsile Ficin, un philosophe humaniste. Il pense à sa relation avec Christel. Il trouve un réconfort dans ce lien intense et complice, intellectuel et désincarné.

Plus tard il achoppe dans sa lecture sur un propos de Schopenhauer. « Toute passion, en effet, quelque apparence éthérée qu'elle se donne, a sa racine dans l'instinct sexuel, ou même n'est pas autre chose qu'un instinct sexuel plus nettement déterminé, spécialisé ou, au sens exact du mot,

individualisé »³. Il réalise la force de son attirance pour Christel. Il comprend sa substance charnelle. Il la désire. Cette force l'attache à la vie.

*

Patrick boit un café sur la terrasse. La lumière rase le relief. Le jour est levé mais pas encore la chaleur. Il avale une gorgée du liquide amer. Il apprécie cet instant. Le monde s'arrête. Le temps se condense. Il sent, observe. Il ne pense plus. Il est dans l'instant.

Il ne le sait pas encore, ce matin débordera sur son existence. Il cessera de faire ce qu'il ne souhaite pas. La philosophie coulera dans son vécu. Il vivra dans la parcimonie. À son retour du Maliso, Patrick cultivera un potager, tissera un lien avec la nature. Il mangera ses légumes. Il boira son vin et sa bière. Il invitera ses amis à l'ombre de la tonnelle, autour de la table massive, dans le jardin derrière son mazot. Cachés de la route, ils admireront la vallée, discuteront les enjeux du monde, partageront leur vie. Patrick aimera leur présence, sous sa vigne, à côté des légumes.

3 Schopenhauer, Chap. XLIV des suppléments au Monde comme volonté et comme représentation.

La grande armée

L'arrivée de la grande armée attire beaucoup de groupes armés dans la ville martyre. Les combattants et les technicals y pullulent. L'Organisation décide de réduire son équipe. Fernand, Christel et Patrick restent seuls. L'avion qui emporte leurs collègues décolle. Il trace un demi cercle dans le ciel, puis suit sa route rectiligne vers le Yaken.

Fernand entend le bruit de l'avion s'éteindre, puis sa vision disparaît. Ils ne peuvent plus compter que sur eux-mêmes. Ils sont devenus leur unique famille. Ils sont assis côte à côte sur un pneu de camion abandonné en bordure de piste, serrés les uns contre les autres. Ils s'étreignent. Ils restent figés de longues minutes. Ce contact les rassure.

Fernand est le chef de la concession. Il se sent responsable de leur survie. Il est intime de Christel, il le devient de Patrick. Il observe ses deux collègues se rapprocher. Il sait depuis longtemps que Patrick désire Christel. Il est surpris qu'elle y soit soudainement sensible. Il ne jalouse pas leur relation. Il la comprend. Il s'étonne de sa réaction, de son ouverture, de sa capacité de partage. Sa relation avec Christel se dilue dans un lien nouveau, labile, sans appartenance, sans exclusivité. Un objet appartient à quelqu'un, une personne le peut-elle ? « Appartenir », « posséder », sont-ils des mots solubles dans une relation libre et respectueuse ?

Ils partagent la présence permanente de la mort, ils partagent tout, et ce partage leur permet de traverser ces temps maudits.

La grande armée prend pied dans la capitale. La date et l'heure du débarquement sont précisées. Des journalistes viennent de tous les pays du monde couvrir l'événement. La veille de l'opération, l'état-major communique à la presse les plages du débarquement.

Cette décision est difficile. Elle met les soldats à risque. L'ennemi peut positionner des snipers, miner les voies d'accès. La pesée d'intérêt penche pourtant en faveur de la presse. Son rôle est central. Servir la paix, c'est servir le show.

Les journalistes se massent sur les plages. Les premiers soldats arrivent. Les générateurs tournent. Les projecteurs des télévisions s'allument. Les caméras glissent sur les rails de travelling. Les grues girafe tendent leur cou vers les cieux. Les plages sont inondées de lumière. Les soldats d'élite rampent sur le sable, entre les jambes des caméramans. L'éclairage rend obsolète leur équipement de vision nocturne.

Après quelques heures, la centaine d'hommes des commandos, accompagnée de milliers de journalistes et de curieux, a terminé de sécuriser les plages. Le débarquement des troupes et du matériel peut commencer. L'opération dure

plusieurs jours. La grande armée prend position dans la capitale sans un coup de feu.

Les films et les images montrant la reptation des commandos font le tour du monde.

De rares documents présentent la réalité : les soldats rampant entre les jambes et les véhicules des journalistes, entourés par la population de la ville sortie pour une promenade vespérale.

La presse préfère massivement des images créant l'illusion d'un débarquement en zone de guerre. Un cadrage serré sur un visage maquillé et couvert de sable. Un travail en post-production pour enlever les civils de l'image. Beaucoup de photos font référence à la Normandie en 1944.

*

Le débarquement achève l'exode des combattants de la capitale. Les groupes qui escortent les véhicules de l'Organisation accueillent quotidiennement de nouveaux venus. Ils sont agressifs, vont et viennent dans la concession, se comportent en terrain conquis.

Un matin Fernand, Christel et Patrick sont pris à parti. Ils se font mettre en joue. Ils sont menacés. Ils représentent une valeur marchande. Ils sont pris en otage.

Leurs ravisseurs sont leurs employés, les escortes des véhicules. Ils ont perdu le peu de contrôle

qu'ils exerçaient sur ces gangs. L'arrivée des nouveaux venus a transformé leur relation.

Les trois expatriés sont enfermés dans la remise. Leurs ravisseurs leur ont laissé un seau pour leurs besoins et un peu d'eau. Ils commencent leur première nuit dans l'angoisse. Ils ont dégagé un peu d'espace dans le minuscule local. Ils somnolent quelques heures enlacés les uns aux autres dans cet espace réduit. Ce contact les renforce. Il devient naturellement charnel. Ils ne font qu'un. Ils s'évadent. Ils s'endorment. Le lendemain, le premier choc est dilué. Ils sont sereins.

Suivent d'interminables négociations. Fernand gère les palabres. Il ne discute que le matin. L'après-midi les hommes, défoncés au khat, deviennent imprévisibles. Trois jours passent. Fernand finit pas les convaincre : une rançon marquera la fin du travail humanitaire et de leurs revenus réguliers. Mieux vaut une rente qu'un revenu unique.

Ils sont libérés.

Ils vivent sur le fil du rasoir.

Ils parviennent à approvisionner les cuisines.

*

L'aéroport est fermé. La concession vit sur son stock de riz. Les réserves diminuent, les hommes en arme augmentent. Les gangs exigent du riz,

difficile de le leur refuser. Fernand veut connaître la date de l'arrivée de la grande armée. Il insiste auprès de sa hiérarchie. Il n'obtient aucune réponse. Chaque jour qui passe tend la situation. La radio crépite. C'est le cœur de la nuit. Fernand se réveille. Il se lève. Il se dirige vers le local radio.

– Bravo India, Bravo India, this is Mama Charlie. L'annonce s'égraine comme un mantra, sans hâte, sans impatience. Fernand saisit le micro.

– Mama Charlie, this is Bravo India, go ahead.

– Good morning Bravo India. I repeat. Good morning, Bravo India.

– Copy that, Mama Charlie, good night to you.

– Good morning Bravo India, over and out.

– Good night Mama Charlie. Over and out.

Patrick sort de la chambre. Depuis le départ du reste de l'équipe ils dorment les trois dans la même pièce. Son visage est chiffonné. Il tient sa lampe frontale à la main. Elle projette une lumière rouge afin de ne pas éblouir.

– C'était le signal ?

– Oui.

– Allons réveiller Christel

– Vas-y, je vais allumer le feu.

Patrick retourne dans la chambre. Christel dort nue, allongée sur les matelas posés à même le sol. La chaleur est suffocante malgré la fenêtre sans

vitre et sa peau scintille. Il secoue tendrement son épaule. Il la regarde s'éveiller.

Fernand est dans la cuisine. Il rassemble quelques brindilles. Il frotte une allumette. La flamme s'élève dans la cuisinière. Il rajoute du bois. Il prépare la cafetière italienne. Il la pose sur le feu. Le café tarde à monter. Il n'y a pas de braise.

Christel et Patrick le rejoignent. La cafetière crachote. Patrick sort des tasses. Il les sert. Il ajoute du lait condensé dans la sienne. Christel parle la première.

– Alors c'est pour cette nuit ?

– Probablement. C'était le signal. Un commando doit venir nous transmettre des instructions précises.

Fernand se lève.

– Je vais préparer l'arrivée de cette grande armée. Il passe au salon. Il revient en portant une enceinte stéréo.

– Je vais installer la sono sur le toit. Nous pourrons passer la musique qui convient pour accompagner ce moment mémorable.

Patrick se joint à lui. Ils démontent l'installation. Ils la déplacent sur le toit en terrasse. Ils agissent vite, avec précision, comme si quelque chose d'important dépendait de leur action. Ils rejoignent la cuisine.

– Allez vous coucher si vous le voulez. Je reste éveillé et vous avertirai au moment voulu, propose Fernand.

– Impossible pour moi de dormir en sachant qu'ils vont débarquer.

– Pareil pour moi.

Les trois restent éveillés. La concession est presque déserte. Les membres des gangs ne dorment pas dans ces lieux. Ils possèdent leurs propres maisons ou demeurent chez Gutalé. Seule la sécurité des bâtiments est présente la nuit : une dizaine de combattants.

Patrick les réunit. Il leur explique la situation.

– Nous avons été avertis par radio. La grande armée doit arriver dans les heures qui viennent. Soyez cordiaux avec les militaires. Évitez les gestes ambigus. Dissimulez vos armes. Nous serons contactés par un groupe de soldats. Ils nous donneront des informations précises. Restons ensemble en attendant leur arrivée.

Le chef de la sécurité se nomme Mohamed. Il traduit pour ses hommes. Le groupe s'installe sur le toit. Patrick descend dans la cour. Il allume le générateur. Un bruit étouffé glisse dans la nuit. Fernand croit entendre le son du vieux bloc diesel mais le bruit se rapproche. Les regards se lèvent. Des lumières clignent dans l'obscurité. Un hélicoptère. Christel et Fernand calment les hommes qui saisissent leur arme. Un câble tombe des cieux sur la terrasse, puis un second. Quelques

instants plus tard deux soldats de la grande armée prennent pied sur le toit plat. Ils ressemblent à des tortues géantes. Le gilet pare-balles et le matériel de combat, fixé sur le dos et le ventre arrondissent leur silhouette. Ils sont armés d'un fusil automatique et d'un pistolet. Ils portent leurs lunettes de vision nocturne. Fernand se lève et s'approche d'eux. Il s'exprime en anglais.

– Bonjour Messieurs, Je suis Fernand, le responsable de Bravo India.

– Salut Fernand. Nous sommes ici pour prendre contact avec toi.

– Oui. Votre arrivée était annoncée, mais je n'imaginais pas que vous alliez tomber du ciel.

– Hahaha. C'est notre métier d'arriver par là où on ne nous attend pas.

– Puis-je vous offrir un café ? Nous venons d'allumer la cuisinière.

– Non. Merci beaucoup. Nos instructions sont de rester le moins longtemps possible. Nous craignons les snipers. Au lever du soleil, l'armée arrivera par la route de la capitale. Ne faites rien. Barricadez-vous dans votre résidence. Nous avons identifié vos trois bâtiments. Merci de me confirmer dans lequel vous allez rester.

– Nous resterons où nous nous trouvons.

– C'est parfait. Nous ferons un effort particulier pour sécuriser ce bâtiment. La mission va suivre trois phases : arrivée de l'armée ; sécurisation de l'aéroport ; déploiement dans la ville. Il n'est pas

certain que nous puissions communiquer avec vous lors de la phase d'arrivée. Une fois la zone d'installation sécurisée, nous vous recontacterons. D'ici là ne sortez pas, suspendez vos opérations et attendez nos instructions. En cas de problème utilisez votre radio et appeler India Charlie Roger India. Des questions ?

– Non. Tout est clair. Ne pas sortir de la résidence. Attendre votre contact. En cas de problème contacter par radio India Charlie Roger India.

– C'est parfait.

L'homme fait un signe à son camarade. Il chuchote quelques mots dans son micro. Le bruit des pales s'accroît. Deux cordes frappent la terrasse. Les soldats les passent dans leur mousqueton gris-gris. Ils s'envolent. Ils disparaissent dans la nuit. La scène a duré quelques minutes.

Tous s'installent sur le toit. Ils ne veulent rien manquer du spectacle. Fernand et Patrick vont chercher des matelas. Ils les disposent côte-à-côte. Christel s'installe sur le matelas du milieu « comme cela je vous empêcherai de vous chamailler » lance-t-elle, joueuse, à ses deux amis. Patrick et Fernand s'allongent à ses côtés. Les hommes de la sécurité dorment sur des cartons à même le sol. Quelques-uns possèdent une couverture. La nuit avance. Tous somnolent.

Peu avant l'aube un bruit de moteur trouble le silence. Fernand est le premier sur pied. Il allume la stéréo et lance un morceau de Wagner, la chevauchée des Walkyries. Les baffles crachent dans la nuit et, comme par miracle, celle-ci se fissure. Un fil de lumière se dessine à l'est, soulignant l'absence de relief. Le zénith est sombre. Le jour monte du sol. Porté par la lumière, le bruit s'intensifie.

La route est surélevée. L'œil la distingue facilement. Elle trace un sillon inversé menant au levant, puis se transforme en reptation. Le bruit augmente, la vision se précise. On dirait un énorme ver progressant vers la ville. C'est un nuage de poussière. Le soleil est assis sur l'horizon. Le ver de poussière est gigantesque. Il se rapproche. On distingue des points noirs qui virevoltent sur ses flancs. Deux d'entre-eux se détachent. Avancent vers la ville. Ce sont les super-cobras, les hélicoptères chasseurs de chars. L'un d'eux survole la résidence. Le bruit avale tout. Les tympanes sont douloureux. L'appareil tourne autour de la concession pour signifier que le lieu est connu.

On aperçoit les premiers véhicules quelques kilomètres plus loin. Des Hummers équipés de mitrailleuses lourdes et de miniguns. Des camions citernes, des transports de troupes. La route est tracée à la règle. Elle passe à une centaine de

mètres de la concession. Le convoi se rapproche. Dans la proximité, les véhicules sont gigantesques. Ils ont deux ou trois fois la taille des véhicules civils. L'équipe les regarde passer depuis la terrasse.

Wagner d'un côté, le brouhaha mécanique de l'autre : une référence à l'attaque d'hélicoptère dans « Apocalypse Now », le film de Francis Ford Coppola sorti en 1979. Fernand souhaitait vivre cette scène. Il se retrouve au cœur du film. Les hélicoptères volent en essaim. Le convoi défile plusieurs heures. Le nuage englobe l'ensemble de l'agglomération comme une tempête de sable. La poussière met plusieurs jours à retomber.

*

La vie s'arrête. Mad Luck et sa milice ont abandonné la piste d'atterrissage. Plus de technicals dans les rues. Plus d'armes aux mains des quidams. Les rumeurs galopent. Les militaires fortifient l'aéroport.

Une semaine après, le contact n'est pas établi avec la grande armée. La situation est critique dans les cuisines. La mortalité augmente. Aucun avion ne s'est posé récemment. Le stock est vide. Le riz manque. La famine reprend ses droits.

*

Une dizaine d'hommes arrivent à la concession. Ils viennent d'un village lointain, chargés de ramener du riz. Les soldats les ont arrêtés, désarmés et incarcérés pendant quelques jours. Ils se plaignent. Leurs armes sont confisquées. C'est une sentence de mort. Patrick les reçoit. Il accueille leurs doléances. Les hommes sont véhéments et résignés. Ils sont habitués aux ironies du destin. Patrick promet de se renseigner. Les hommes restent quelques jours en ville.

Ils ne retrouveront jamais leur village. Sans armes, ils ne parviendront pas à conserver leur véhicule. Ils rentreront par la piste. Après plusieurs jours de marche, la troupe sera entièrement décimée par les pillards et la faim. Le village sans protection et sans vivre s'étiolera. Quelques semaines plus tard, il n'existera plus. La plupart de ses habitants seront morts. Les plus chanceux survivront dans une cuisine de la ville. Tous les enfants périront.

*

Après plusieurs jours de confinement Fernand décide de jouer son va-tout. Il utilise la radio et l'indicatif d'urgence.

– India Charlie Roger India ici Bravo India.

La radio crachote.

– India Charlie Roger India ici Bravo India.

– Bravo India, ici India Charlie Roger India, que voulez-vous ?

- Nous avons un problème et souhaitons un contact direct avec un de vos représentants.
- Pouvez-vous préciser votre problème Bravo India.
- Nous sommes coincés dans notre concession depuis votre arrivée. Nous allons bientôt manquer de vivre et d'eau.
- Ok c'est noté.
- Nous devons également reprendre nos activités humanitaires, la population recommence à mourir massivement.
- Ok c'est noté
- Qu'allez-vous faire concrètement ?
- Je transmets à la hiérarchie.
- Ne pouvez-vous pas me passer un gradé ?
- Je transmets à la hiérarchie Bravo India.
- Nous attendons de vos nouvelles.
- Ok c'est noté. Autre chose ?
- Il y a urgence !
- Ok c'est noté. Autre chose ?
- Rien. Over and out
- Over and out.

Fernand raccroche. Il ressent une forte frustration. Depuis toujours ce sentiment s'accompagne de violence. Il supporte mal l'injustice et l'absurde. Cet état l'a amené à se battre. Il perd sa mesure. Il devient capable du pire. Dans une situation similaire il s'est un jour jeté sur une bande de motards. Il a terminé à l'hôpital avec trois d'entre eux. Il quitte le local radio. Il frappe de ses poings

fermés sur le mur du couloir. Une série de trois coups. Il entre dans la salle commune. Ses mains sont douloureuses. Christel et Patrick s’y trouvent. Elle lève les yeux et lui sourit. Patrick se recroqueville perceptiblement.

*

Deux jours plus tard deux Humwees armés de miniguns s’arrêtent devant le portail. Ces véhicules impressionnent. Il apparaîtra rapidement qu’ils restent vulnérables aux tirs d’AK47 et aux bombes artisanales.

Fernand fait ouvrir le portail. Les véhicules n’entrent pas. Ils se positionnent tête-bêche afin de couvrir le terrain à 360 degrés. Un gradé sort du Humwee le plus proche. Il glisse quelques mots à l’oreille de son chauffeur. Il s’avance et pénètre dans la concession. Fernand lui tend la main. L’homme la serre chaleureusement.

– Je suis le colonel McCornack, votre correspondant de la grande armée.

– Fernand Lemièrre, chef de la concession de l’Organisation. Enchanté.

– Je suis désolé de vous avoir laissé sans nouvelles. Comprenez que nous n’avons pas manqué de travail. Nous avons dû sécuriser et fortifier l’aéroport afin de permettre de reprendre le transit. Il nous est nécessaire de pouvoir gérer

notre pipeline logistique et vous imaginez que cela demande un certain tonnage.

– Je le comprends parfaitement. Nous-mêmes, avant votre arrivée, gérons une logistique pouvant dépasser les cent tonnes par jour pour nourrir la population.

– Impressionnant ! Et comment faites vous maintenant ?

– Nous avons vidé notre entrepôt. Nous n'avons plus rien.

– Voilà qui est fâcheux. Mais je vous rassure, notre présence est entièrement dédiée à faciliter votre travail. Nous sommes en quelque sorte à votre service.

– Pour nous le plus urgent est de rétablir le pont aérien. La mortalité augmente pour la première fois depuis plusieurs mois.

– Vous pourrez le faire rapidement.

– C'est à dire ?

– Probablement dans une semaine.

– Vous rendez-vous compte que des milliers de personnes vont périr de faim durant ce laps de temps ?

– Croyez moi nous faisons au mieux.

Deux semaines plus tard l'aéroport est ouvert au trafic humanitaire. Fernand emprunte la route habituelle. Autour de lui tout a changé. Des dizaines de véhicules sont parqués aux alentours. Des murs bordés de tranchées courent le long du périmètre. Des kilomètres de barbelés ont

remplacé les barrières d'épineux. Une ville champignon s'est développée, avec ses places, ses rues, ses bâtiments, ses squares.

L'arrivée se fait par une route de terre fraîchement tracée. Elle serpente entre des blocs de béton, face à une casemate fortifiée percée de deux meurtrières dans l'une desquelles scintille l'œil d'une mitrailleuse. Un char est positionné en retrait, son canon dirigé vers la route. Une barrière métallique et des herses crève-pneus interdisent le passage.

Les soldats stoppent le convoi : la voiture de Fernand, une voiture d'escorte et un camion. Les militaires les mettent en joue. Ils font descendre les sécurités des véhicules. Ils les forcent à s'agenouiller. Fernand tente de dialoguer.

– Bonjour, je suis le chef de la concession de l'Organisation, nous avons reçu le feu vert de vos autorités pour reprendre le travail humanitaire interrompu depuis plusieurs semaines.

– Silence, mets toi à genou, les paumes écartées sur le sol.

– Mais, je ne suis pas armé je travaille pour l'humanitaire. C'est nous que vous êtes venus aider.

– Ta gueule et fais ce que je te dis.

À nouveau Fernand ressent frustration et colère. Il se voit frapper le marine par surprise. Il se contient.

Le soldat le fouille. Il dit quelque chose dans le micro fixé sur sa poitrine. Un instant plus tard une dizaine de militaires surgissent de derrière la casemate. Ils braquent leur fusils d'assaut sur les hommes de l'escorte. Ils leur demandent leurs armes. Les hommes protestent. Les soldats font claquer les culasses de leurs M16. La tension monte. Les maliens se laissent désarmer. Ils n'ont aucune chance face à la mitrailleuse et au char. Les militaires confisquent les armes. Les hommes sont furieux.

Ils passent le checkpoint, désarmés. Ils gagnent la piste d'atterrissage. Elle abrite des hélicoptères et quelques avions. L'Hercules de l'Organisation tourne depuis vingt minutes au-dessus du périmètre. Il n'a pas reçu l'autorisation de se poser. La piste est utilisée pour les manœuvres militaires.

*

Quelques jours plus tard Fernand reçoit McCornack dans la concession. L'officier est en grande tenue, malgré la chaleur. Il est athlétique. La transpiration auréole ses aisselles. Fernand propose un café. Ils s'installent à l'ombre de la terrasse. McCornack prend la parole.

- Cette nuit nous avons éliminé quatre bad boys.
- Je vois que vous êtes très actifs.
- Oui. Les hélicoptères tournent sans cesse. Nos hommes ont des équipements efficaces.
- On raconte qu'un casque de pilote coûte plusieurs centaines de milliers de dollars.
- Ce matériel est onéreux. Les lunettes du casque sont équipées d'un système de guidage qui suit les mouvements de la rétine. Il suffit que le serveur de la mitrailleuse regarde dans une direction pour que la mitrailleuse suive son regard. Ce dispositif a amélioré la précision des tirs de deux cent trente pour cent.
- Impressionnant !

McCornack aime parler du matériel d'exception dont sont équipés les soldats de la grande armée. Il préfère cette thématique à celle que Fernand rabâche lors de leurs entretiens : le débarquement de l'armée a fait repartir la famine.

- Tous les pays nous envient ces dispositifs. Ils sont à l'avant-garde de la technologie militaire.

Leurs entretiens sont formalisés pour faciliter la communication entre l'Organisation et la grande armée. Fernand se rend pourtant compte que McCornack ne possède aucun pouvoir. Il est procureur dans le civil. Il officie avec le grade de colonel à l'armée. Il gère les relations publiques. Il possède une habileté : ne rien faire. Les réunions

ont lieu tantôt dans la concession de l'Organisation, tantôt à l'aéroport.

*

Fernand se fait déposer en amont du checkpoint. Il arrive à pied. Il surgit les mains dans les poches comme s'il déambulait sur une avenue parisienne. Les soldats font mine de ne pas être surpris. Il a annoncé sa venue. McCornack vient l'accueillir au portail. La présence du gradé empêche les vexations. Le temps de la fouille est court. Ils repartent sous le soleil. Ils se dirigent vers le mess des officiers. Ils longent les vieux bâtiments de l'aéroport réparés et repeints. Des prisonniers sont attachés en plein soleil. Ils passent la journée sans eau. Ils sont maintenus accroupis par des liens élaborés. L'un deux est évanoui, de douleur ou de déshydratation. Fernand s'oppose à cette torture blanche. McCornack lui explique qu'il ne s'agit pas de torture car ce traitement ne laisse pas de trace. Il est légal au sein de la grande armée.

Fernand envoie un rapport dénonçant cette pratique au bureau de l'Organisation au Yaken. Le responsable de l'Organisation lui demande s'il connaît le montant des subventions versées par la nation de la grande armée. Il est inadéquat de s'opposer à son principal donateur.

Fernand souffre de ce cumul d'aberrations. L'arrivée de la grande armée a détérioré la situation humanitaire et teinté son quotidien d'absurde. Il le supporte mal. Il est rongé de l'intérieur.

Face à la mort :

La mort de tant de personnes émousse le sens de la vie. Les cadavres qu'ils ramassent chaque matin rappellent à Fernand les feuilles du noyer de son enfance.

L'arbre se dressait dans le jardin de sa grand-mère. Sur le sol, autour de son tronc, rien ne poussait. Il absorbait l'énergie du terrain.

Fernand passait ses vacances d'automne chez sa grand-mère. La récolte des noix ne s'étalait pas sur une longue période. Quand les noix commençaient à se détacher naturellement de l'arbre, c'était le moment. Certaines restaient cependant fixées à leur support. Il fallait les déloger.

Fernand frappait l'arbre avec une gaule pour les faire tomber. Avec elles tombaient des feuilles. Chaque bourrasque en emportait d'autres.

Quel est le sens de la vie d'une feuille ?

Leur fonction est centrale. Elles opèrent le miracle de la photosynthèse. Elles créent de la matière à partir de la lumière. Mais suivent-elles un projet individuel ? Quel est le rôle d'une seule feuille ?

Si telle feuille n'existait pas le sort de l'arbre serait le même.

Le sens de la vie d'une feuille naît du feuillage, du lien aux autres. La vie d'une feuille unique ne signifie pas.

Pour Fernand le sort de l'homme est similaire. Des milliers de personnes meurent, sans logique ni éthique. Le sens de ce carnage est collectif : la survie de la population passe par la mort des individus.

Les gens portent leurs gènes. Les gènes s'enrichissent de la sélection. Les survivants possèdent des avantages

Il se demande si nous sommes des chevaux portant un cavalier. Le cheval s'épuise. Il meurt. Le cavalier change de monture. Il continue sa route. L'homme véhicule ses gènes. Il enfante. Il transmet son capital. Le destin de l'homme : être la monture d'une combinaison de gènes.

Tous ces morts sont enterrés dans un linceul blanc : un sac de riz. Le riz arrive dans les Hercules par lot de quarante tonnes, des sacs de cinquante kilos, vingt sacs par tonne, huit cents sacs par avion.

Le contenu sert à nourrir les vivants, le contenant à enterrer les morts.

Trois avions se sont posés aujourd'hui. Le riz a été cuit. Il ne reste pas un sac : 2400 personnes inhumées pour cette seule journée.

Fernand imagine des milliers de buissons poussés par le vent à travers la plaine rouge. Des milliers d'âmes voguant au gré du vent. Ces buissons roulant vers l'ailleurs, ces cadavres recroquevillés dans leur sac : comment accepter cet exode ?

Ces morts sont-ils raisonnables ? Les gènes obéissent-ils à un maître ?

Il se dit que les vies sont les mots de l'évolution. De temps à autre, l'auteur passe sa création au rasoir d'Ockham et élimine l'inutile : les vies qui n'amènent pas ce qu'il souhaite. La lame glisse sur la plaine rouge et détache les buissons du sol.

Bad Boys

Patrick boit un thé dans la cour. Un employé local le rejoint. Il se nomme Chourrier. Il vient d'un clan respecté, allié aux clans dominants, agissant avec retenue. Les deux hommes ont développé une relation d'amitié. Chourrier joue souvent les intermédiaires. C'est un homme loyal.

– Mon cher Chourrier, puis-je t'offrir un verre de thé ?

– Avec plaisir Patrick.

Patrick remplit un verre à eau de thé au lait sucré.

– Je souhaitais t'avertir du décès de mon oncle Abdu, dit Chourrier. Je sais que tu le connais. Tu souhaiteras peut-être assister à son enterrement. Il est mort cette nuit.

– Abdu est mort ? Toutes mes condoléances. C'est un choc. Je l'ai vu la semaine passée. Il était en pleine forme.

Abdu était un des anciens de la ville. Il était intervenu auprès de sa communauté pour soutenir le travail de l'Organisation.

– Il a été abattu par les soldats.

– Comment ? Mais que s'est-il passé ?

– Nous lui avons demandé d'aller voir les anciens d'un autre clan avec qui nous sommes en conflit pour l'accès au puits. Nous souhaitons que les anciens se saisissent de l'affaire. Il est parti après le coucher du soleil. Un hélicoptère l'a abattu.

– Mais pour quelle raison ?

– Je ne sais pas. Les hélicoptères tournent dès le coucher du soleil. Ils abattent plusieurs personnes chaque nuit.

– C'est inadmissible, je vais en parler à Fernand pour qu'il fasse le lien avec son colonel.

– Cela ne servira à rien. Ce n'est ni le premier ni le dernier à se faire exécuter de la sorte.

– Que veux-tu dire ?

– Les discussions ont lieu durant les veillées. Les anciens s'y rendent après le coucher du soleil. C'est la coutume. Les soldats ont imposé un couvre feu. Ils sont équipés de matériel de vision nocturne. Ils tirent dès qu'ils repèrent un mouvement suspect. Ils sont en train d'exterminer les anciens qui sont les seuls à se déplacer de nuit. Les anciens représentent la dernière structure sociale fonctionnelle. Bientôt ils seront tous morts.

Patrick est stupéfait. Sans le savoir, la grande armée détruit l'ultime réminiscence d'une société normale.

La paix du Samourai

A son retour du Maliso Christel s'intéressera au Japon médiéval. Le seizième siècle la passionnera. Les combattants, les samouraïs, sont nombreux, avides de gloire et de batailles, nés dans la guerre et vivant d'elle. La Bataille de Sekigahara en 1600 marque la fin de l'époque Sengoku et le début de l'époque d'Edo. Elle ouvre une longue période de paix et amène une question brûlante : que fait un samouraï dans un monde sans guerre. Christel se passionnera pour le plus célèbre d'entre eux, Miyamoto Musashi. C'est un rônin⁴. Son seigneur meurt lors de l'affrontement de Sekigahara. Musashi survit à ses blessures. Il continue sa carrière de sabreur. Il gagne plus de soixante combats singuliers. Il devient le bretteur le plus célèbre du Japon. Il laisse plusieurs ouvrages, une école de combattants, une doctrine : le Dokkodo.

Avec la paix il commence à peindre « avec l'esprit du sabre ». Il investit le mouvement du pinceau des qualités nécessaires aux gestes de l'escrime. Il crée aussi des jardins. Christel arrivera à la conclusion suivante : en temps de paix un samouraï agit comme Miyamoto Musashi. Il continue de s'entraîner. Il affine ses habiletés guerrières. Il les transfère dans d'autres domaines que la guerre.

Cette question résonnera en écho de son expérience. Que faire d'une intimité avec l'horreur, dans un monde de paix, de prospérité, de

4 Samouraï sans maître.

consumérisme. À son retour en Europe son quotidien malisien deviendra impossible à partager. Elle aura de la difficulté à se réinsérer. Elle connaîtra l'isolement du stress post traumatique. Elle investira cette énergie dans la musique, la photo, la lecture, l'écriture, le sport, les apprentissages, les pratiques. Elle ne se préoccupera ni de sa carrière, ni de son revenu. Elle connaîtra le succès et l'estime de ses pairs dans son activité de photographe mais ne changera pas sa manière d'agir. Elle refusera les commandes, ne travaillera que sur ses propres sujets. Elle se détachera peu à peu des plaisirs et des désirs. Elle continuera de voir Patrick et Fernand, puis, après la mort de ce dernier, elle passera plus de temps avec Patrick. Ces rencontres à deux ou à trois lui permettront d'échanger sur ses ressentis, indicibles à ceux qui n'ont pas partagé de situations comparables. Elle vivra une vie intense, sobre et plutôt solitaire. Elle réalisera un 19 mai, à l'âge de 67 ans, avoir suivi sans le savoir la « voie à suivre seul »⁵ de Musashi.

5 Musashi aurait écrit ce texte quelques jours avant sa mort. Il s'agit de 21 maximes formant le Dokkodo, le cœur de la doctrine du Samouraï qui propose une ascèse du combat.

Le Hollandais volant

La ligne de front est impalpable. Elle est partout et nulle part. Son souffle enflamme un endroit puis disparaît. Fernand se souvient d'une journée tendue. L'affrontement semblait inévitable. Les Madmax des gangs de la capitale étaient regroupés à l'extérieur de la ville : plus d'une centaine de véhicules prêts à l'assaut. Dans l'agglomération les défenseurs installaient leurs armes lourdes aux points stratégiques. Des barrages étaient érigés. Les fusils mitrailleurs hérissaient les fenêtres des bâtiments.

Un bourdonnement a caressé l'air surchauffé. Les yeux se sont levés. Le minuscule appareil est apparu au loin. Il a tourné autour de la ville et s'est dirigé vers l'aéroport. Les pourparlers ont immédiatement commencé. La bataille n'a pas eu lieu. C'est un bienfait de l'avion du khat. Il annonce la trêve. Les factions s'entendent pour partager la précieuse denrée. Les séances de mastication amènent le dialogue qui souvent précède l'accord.

*

L'avion du khat roule sur le tarmac. Il s'approche de la tente de contrôle dressée sur le flanc de la piste. C'est le premier atterrissage du Hollandais volant depuis l'installation de la grande armée. Son appareil est surchargé. Les feuilles de khat sont attachées par bouquets et tassées dans le cockpit. Le pilote peine à se glisser hors de l'appareil. Les

soldats se dirigent vers lui. De loin on dirait qu'ils discutent. Puis les militaires menottent l'homme. Ils le poussent vers le bâtiment affecté aux interrogatoires. Ils le font entrer dans une cage en fils barbelés. Le Hollandais tente de dialoguer. Il résiste mais se retrouve enfermé. Les barbelés le forcent à rester accroupi. Des lames de rasoir sont soudées au fil et s'il tente de changer de position, elles lui déchirent la chair.

Fernand a assisté à la scène. Il ne comprend pas cette arrestation. Il s'en ouvre à McCornack.

– Pourquoi arrêter cet homme ? Et pourquoi le torturer ?

– Il ne s'agit pas de torture. Il est en prison car c'est un trafiquant.

– Le khat n'est pas une substance illégale. Il n'est interdit ni au Yaken, ni au Maliso, ni dans votre pays. Il n'est pas mis à l'index par l'ONU. Il s'agit techniquement d'une substance excitante légale, comme le thé ou le café.

– Vous savez bien que c'est une drogue.

– Je ne possède pas l'autorité nécessaire pour me substituer aux lois de votre pays ou de l'ONU et qualifier de drogues des substances licites.

– Vous jouez avec les mots.

Fernand serre le poing dans sa poche. La discussion est stérile.

Un groupe de soldats se dirige vers le Cessna bleu. Les militaires transfèrent la cargaison dans un

véhicule. Ils s'éloignent de la piste. Ils se parquent derrière une pelle mécanique. L'engin de chantier creuse une fosse peu profonde. Le khat est déchargé dans le trou et arrosé d'essence.

– Vous êtes fous. Si vous brûlez la cargaison la population ne va pas comprendre. Vous allez vous faire des ennemis. Vous mettez la vie de vos hommes en danger.

– N'exagérez rien. Nous possédons la puissance de feu. Les malisiens le savent. Ils respectent la force. Personne n'osera nous attaquer. Ils n'en ont ni les moyens, ni le courage. Ce ne sont pas de vrais soldats.

– Puissiez-vous avoir raison.

Les hommes lancent quelques allumettes. Le feu prend. L'odeur amère du khat se répand avec la fumée comme un signal adressé à la population de la ville. Quand il quitte le mess des officiers, Fernand passe devant le Hollandais, accroupi depuis plusieurs heures. L'homme souffre. Il a tenté de changer de position. Son dos et ses bras saignent. Fernand lui sourit. L'homme lui retourne un regard d'espoir.

*

La nouvelle de la destruction de la cargaison se diffuse dans la ville. Patrick résume la situation avec son sens de la formule :

– c’est comme si une armée de musulmans du Golf débarquait en Bourgogne pour aider la population et détruisait le vin et les vignes. L’émeute ne saurait tarder.

Le soir les troupes de la grande armée connaissent leurs premiers morts : trois hommes abattus lors d’une patrouille de routine, quatre autres brûlés dans leur véhicule après un tir de RPG⁶.

La grande armée a débarqué sur les plages de la capitale, traversé le pays, occupé la ville martyre, confisqué des centaines d’armes, sans essuyer un seul coup de feu. Il a suffi de brûler la cargaison du « Hollandais volant » pour que la guerre commence.

Les premiers morts parmi les soldats sont suivis par d’autres, créant une crise politique dans le pays de la grande armée. Les raisons de la présence militaire au Maliso sont questionnées. Le débat gagne le parlement. Les soldats sont finalement rappelés chez eux.

6 Lance-roquettes.

Séquence

Des réfugiés se sont regroupés dans la parcelle jouxtant la concession. Ils sont agglutinés le long du mur dans l'espoir de trouver un peu d'ombre. Ils sont trop faibles pour se déplacer. Ils passent là le temps qui leur reste.

Les pluies sont arrivées. Fernand entend des râles tout au long de la nuit. Ce sont les migrants qui agonisent de l'autre côté du mur.

Christel, Patrick et Fernand se reverront régulièrement après le Maliso. Une fois, ils mangeront dans un restaurant thaï.

Ils seront sur la terrasse qui jouxtera le bâtiment construit sous les voies de la Gare de Genève. La terrasse vibrera quand un train grande vitesse entrera en gare. Elle sera bordée de présélections réservées aux bus et aux trams. Des quidams les emprunteront d'un pas pressé. L'environnement sera urbain, bétonné.

– C'est le restaurant thaï le plus bangkokien de Genève, aura coutume de dire Patrick.

Lui et Fernand adoreront cet endroit.

Lors d'une de leurs discussions Fernand racontera ces râles surgis du plus profond du Maliso, par les chemins mortifères du souvenir.

– C'est curieux, je ne me souviens pas de ces râles, dira Patrick.

– Pourtant nous dormions dans la même chambre.

Christel le regardera en souriant.

– C'est que tu as le sommeil lourd.

Elle enchaînera.

– Je me rappelle du jour où une partie du mur s'était écroulée, suite à la pluie au début de la saison *day*⁷. Un matin nous avons fait le tour du propriétaire et trouvé plusieurs cadavres sous les plots de béton.

– Les malheureux n'avaient pas eu la force de se déplacer.

Fernand entendra ces râles d'agonie chaque nuit de sa vie, après son départ du Maliso.

*

Des années plus tard en regardant un reportage sur le photographe Gilles Caron, Christel verra une séquence qui lui mettra les larmes aux yeux. Biafra, 1968, famine, une mère dépose son enfant sur un sac de riz ouvert, à même le sol.

C'est une séquence de plusieurs photos. L'objectif se déplace. L'enfant est posé sur ce linceul blanc. Il est emballé, d'abord les pieds puis le reste du corps. Il est déposé dans une fosse.

Le souvenir du Maliso lui reviendra. Cette séquence qu'elle a vécue tant de fois. Un camion de dix tonnes chargé de sacs contenant des cadavres. Le déchargement du véhicule. Des

7 L'année somalienne connaît quatre saisons, deux saisons sèches (*jülaal* et *hagaa*) et deux saisons des pluies (*gu* et *day*). *Day* s'étend généralement sur les mois d'octobre et de novembre.

dizaines et des dizaines de trous creusés. Le bourrage de ces orifices avec les sacs. Le remplissage avec quelques pelletées de terre. Le départ du camion pour un autre tour. Pas de famille. Pas de proches. Pas de religieux. Pas de prière.

Cette scène se situe au-delà des sentiments.

Les yeux noirs

Fernand se trouve sur la terrasse couverte devant le bâtiment principal. Il tient à la main une tasse de café. Il discute avec Christel. Ils sont assis côte à côte. Leurs jambes se touchent. Elle chuchote à son oreille.

Des coups de feu résonnent à l'extérieur de la concession. Le portail s'ouvre. Deux véhicules pénètrent dans la cour. Une Jeep à plateau portant une mitrailleuse KPV de 14,5 et un pick-up Hilux.

Ce sont des véhicules de leurs escortes. L'un appartient au gang dont le chef se nomme Aden. L'autre est celui de Sandol.

Les véhicules sont chargés d'hommes en armes. Ils sautent des ponts arrières. Ils se déploient dans la cour. Aden et Sandol se dirigent vers Fernand. Ils l'interpellent.

Aden se plaint de n'être pas assez payé.

Fernand lui répond.

– Je vous l'ai déjà expliqué, vos salaires ne dépendent pas de moi. Ce sont les mêmes pour l'ensemble du pays. Les tarifs sont fixés par mon chef depuis le Yaken.

– Tu prétends cela mais ce n'est pas vrai.

– Comment peux-tu affirmer que je mens alors que je dis la vérité ?

Aden se tait.

Sandol prend le relais.

– Vrai ou faux, nous voulons plus d'argent.

– Nous sommes dans une impasse. Je ne peux pas vous payer plus sans l'autorisation de ma hiérarchie.

– Tu ne devrais pas parler de façon aussi tranchée. Cela peut s'avérer dangereux.

Les hommes s'agitent dans la cour. Ils s'approchent de Fernand. L'un d'entre eux le saisit par la manche et le tire en direction des véhicules. Fernand réalise qu'ils tentent de l'enlever. Il se libère d'un geste brusque. Il recule d'un pas.

– Vous ne me ferez pas monter dans ce véhicule.

Il parcourt l'assistance d'un regard rapide. Quelqu'un insiste.

– Viens avec nous. Nous ne te ferons pas de mal. Nous souhaitons simplement aller dans notre concession pour discuter avec toi de cette question.

– Je ne montrai pas dans cette voiture. Seul Allah peut m'y forcer.

Un homme tout proche lui plante son fusil dans le ventre. Leurs regards se fixent l'un dans l'autre.

Fernand n'oubliera jamais ces yeux noirs. Il ne le sait pas encore. Il sent la proximité de la mort. Il veut réagir.

L'homme tire.

Le bruit de la détonation explose dans les oreilles de Fernand. Il reste tétanisé, fasciné par le regard de l'autre. Il se dit qu'il a reçu une balle dans le

ventre. Que la douleur ne va pas tarder à le submerger. Il est en état de choc, immobile sur la première marche de la terrasse.

À l'instant où l'homme a braqué son arme, Aden a bondi. Vif comme un chat, il a frappé le canon au moment exact où le coup partait, déviant la balle de quelques centimètres.

Aden est prêt à enlever Fernand mais il ne souhaite pas sa mort. Il le respecte. Il l'apprécie. Son geste a sauvé Fernand.

L'agitation gagne la cour. Certains tirent en l'air. Fernand sort de sa stupeur. Sa vision s'élargit. Il s'était concentré sur le regard de l'homme, déchiffrant chaque expression, quand le coup est parti

Il recule vers la porte du bâtiment. Christel est déjà à l'intérieur, accompagnée de Patrick. Il passe la porte, la verrouille à double tour.

Dehors quelques détonations claquent. Le silence revient, dure de longues minutes.

Des coups sont frappés à la porte. Ils reconnaissent la voix d'Aden.

– Ouvrez-nous ! Nous souhaitons nous excuser. Les choses sont allées trop loin. Est-ce que Fernand est blessé ?

- Je vais bien, mais ce qui s'est passé n'est pas acceptable.
- Je le sais.
- Je ne souhaite voir personne. Nous allons faire le point. Nous en reparlerons demain matin.
- D'accord. Je te présente mes excuses. À demain.

Le soir Fernand revoit les yeux noirs. Il ne peut dormir. Il n'a pas de souvenirs clairs de l'incident mais garde une vision précise du visage de l'homme : la succession des expressions. les ridicules aux coins des yeux qui vibrent comme la ligne d'horizon à midi, les pupilles noires avant que le coup parte.

Il tente d'amener son esprit ailleurs.

La journée de demain sera compliquée, trop d'avions et pas assez de camions. Il faudra stocker l'excédent dans l'entrepôt. Ce n'est jamais bon. Quand trop de riz végète dans le bâtiment, celui-ci est attaqué.

Fernand a fait son armée dans les troupes spéciales. La caserne était située au Tessin, le canton le plus méridional de Suisse. Chaleur, poussière et montagnes. Beaucoup de souffrance, quelques apprentissages. Il est spécialiste en explosifs, en combat rapproché, en gestion commando, en maniement du lance-flammes, pourtant interdit par les conventions de Genève.

Un jour il a vu les sécurités installer des mitrailleuses sur les murs de l'entrepôt, une au

dessus de l'entrée, une au milieu d'un autre mur. Il est intervenu. Il a insisté pour les placer dans les angles. Il a expliqué aux combattants l'intérêt du tir croisé. Avec une mitrailleuse à chaque angle il est possible de tenir sous le feu de deux armes l'ensemble des environs. Les sécurités ont vite compris.

Quelques semaines plus tard l'entrepôt était plein. Un parti bien armé l'a attaqué. Les tirs croisés ont prouvé leur efficacité. L'attaque s'est soldée par soixante-trois morts du côté des assaillants.

Pas des morts de faim qui glissent dans l'au-delà avec douceur. Des morts par balles, déchiquetés dans leur chair, avec des parties de corps emportées par les impacts. Des morts de douleur, des morts de cris, des agonies bruyantes et sanglantes.

Rien à faire pour les blessés. Inutile de les soigner. Impossible de les achever. Il faut attendre.

Attendre le dernier cri avalé par le dernier souffle. Attendre le silence, puis, faire place nette.

Même ce souvenir ne parvient pas à le distraire. Les yeux noirs reviennent. Ils le regardent.

*

La négociation commence le lendemain. Les gangs viennent s'excuser, et excuser l'homme qui a tiré. Une maladresse dit-on, une incompréhension.

Fernand refuse ces excuses. S'il pardonne, chacun pourra tenter de l'abattre. Il ne donne pas cher de sa peau, ni de celles de ses collègues.

La discussion commence tôt, à midi elle s'arrête. Fernand insiste pour appeler les anciens. Ils sont la dernière autorité reconnue.

Ils arrivent dans l'après-midi. Ils sont cinq. Fernand en connaît deux dont l'oncle d'un de ses proches collaborateurs. Un vieil homme qui porte plus de quatre-vingt ans, mais en a vingt de moins.

Fernand les accueille avec respect. Les anciens s'assoient. Toutes les chaises disponibles dans la concession sont regroupées à l'ombre de la terrasse couverte. Elles forment un demi cercle. Fernand est assis à l'une des extrémités : c'est le solliciteur. À ses côtés Christel et Patrick. Puis les uns et les autres prennent place en fonction de leur rang dans la communauté.

Quand quelqu'un arrive il se dirige vers la chaise correspondant à son statut. Celui qui l'occupe se lève et se poste devant la chaise suivante, celui qui l'occupe lui cède la place et fait de même avec la chaise d'à côté. Toute une série de levées et

d'assises se succèdent. Celui qui occupe la dernière chaise se retrouve debout. Il n'y a personne de moins important qui soit assis pour lui céder sa place.

Les anciens demandent que soient fournis à Fernand les pouvoirs du tireur. D'abord son arme, une AK47 de facture tchèque. C'est une belle arme. Fernand l'accepte. Puis les clés de son véhicule. Malgré ces dons, Fernand refuse son pardon. Le soleil décline. La discussion reprendra le lendemain.

Pour honorer les anciens, Fernand fait chercher deux chevreaux qui sont tués et cuisinés. Ils sont servis dans de grands plats de métal fabriqués en chine et décorés de fleurs rouges. Les plats sont recouverts d'injéra, une crêpe faite avec de la farine de teff et de l'eau. La viande, des pommes de terre et quelques rares légumes recouvrent les crêpes. Chacun mange avec les mains en enrobant la viande et les légumes de lambeaux d'injéra déchirée.

La discussion reprend à l'aube. Elle dure trois jours. Fernand refuse d'accorder son pardon.

Il est tourmenté. Chaque nuit il retrouve les yeux. Il espère que la disparition de l'homme l'aidera à oublier. Il sait que c'est la seule solution pour garantir leur sécurité.

À la fin du troisième jour les anciens s'expriment devant l'assemblée. Ils expliquent l'impossibilité de trouver le pardon. L'homme sera exécuté le lendemain.

*

Quand le soleil se lève, Fernand est debout. Il insiste pour que personne de l'équipe n'assiste à la mise à mort. Il ne souhaite pas infliger cette vision à ses partenaires.

Lui doit s'y rendre. C'est la coutume. Il va à pied à l'endroit prévu : un champ à l'écart des dernières maisons de la ville, repérable aux trois arbres qui le bordent. Il marche quinze minutes pour atteindre ce lieu. Une petite foule se presse sous les arbres. Les anciens sont là. L'homme est à genou, les mains liées dans le dos. Les membres de son gang sont présents. Personne n'ose s'opposer à la tradition.

Le bourreau est le frère aîné de l'homme. Il regarde Fernand. Il lui tend son pistolet.

- Tue-le puisque tu ne peux pardonner.
- Si je lui pardonne cela voudra dire que ma vie est sans valeur. Qu'on peut me l'enlever comme ton frère à voulu le faire.

- Comment tiens-tu un discours d’honneur toi qui n’est même pas armé ? Toi qui te protège derrière les autres. Tu n’es pas un homme. Tu es un lâche!
- Tu te trompes. Le courage ce n’est pas de posséder une arme pour tirer sur ceux qui sont désarmés. Le courage c’est d’être désarmé quand tous sont armés.
- C’est bien un discours de lâche. Tu n’es pas capable de tuer. Tu n’es pas un homme.
- Tu sais que c’est faux.

L’homme lui tend son pistolet, pour la seconde fois.

- Prouve le en tuant toi-même celui que tu n’as pas voulu pardonner. Sinon nous verrons que tu ne respectes pas l’honneur et que la parole des anciens ne s’applique pas à toi.

Fernand sait qu’il n’a pas le choix.

Il prend l’arme. Un Glock 22 tirant du .40 S&W. Il avance vers l’homme. Celui-ci le regarde. Ses yeux captent à nouveau toute l’acuité de Fernand. Il ne voit qu’eux. Les ridules qui tressaillent comme l’horizon. Le noir des pupilles.

Ses poumons sont pleins d’air. Il ne respire pas jusqu’au moment où il fait monter une cartouche dans la culasse. Là, aussitôt, il appuie l’arme sur la tempe l’homme. Il arrive par malheur qu’il n’a pas assez d’air pour tenir. Il crache une longue parole muette. Il vide ses poumons. Sa main se crispe sur

la dureté du métal. Il aspire l'air par minuscules gorgées en détournant la tête, mais sans trop la détourner toutefois, cela pourrait montrer la répulsion produite en lui. Il tire. La détonation l'assourdit. Comme quelques jours auparavant ses oreilles se ferment. Il reste figé. La tête de l'homme explose dans la direction opposée au canon, une flamme rouge dans la lumière du matin.

Rangement

Quelques années plus tard, Fernand sera en vacances. Il en profitera pour retrouver un rythme de vie normal, sans stresser d'un rendez-vous à l'autre. La soirée sera plaisante, passée devant sa console de jeu vidéo à faire défiler parties et bières. Les jeux vidéos seront pour lui motivants, exigeants, impliquant une forte mobilisation des ressources cognitives et de la concentration. Toujours gratifiants, ils sauront le féliciter à chaque progression.

*

Le lendemain Fernand décidera de ranger son capharnaüm. Des caddies du supermarché voisin, remplis de cartons et de sacs, trôneront dans un coin de son salon. Un immense ficus empêchera de les atteindre. Les épices couleront des étagères de la cuisine. L'évier sera maculé et plein de vaisselle sale. Les tiroirs de l'établi seront ouverts, des câbles, des outils, des bouts d'étoffes, tout un bric-à-brac en débordera. Le plateau, fait de deux planches de coffrage collées, sera encombré d'objets hétéroclites qui auront en commun d'être abîmés : deux paires de lunettes de vue aux branches arrachées, une radio ouverte, un mixer à moitié désossé, un appareil photo, des bouts de plastique imprimés en trois dimensions.

Il mettra la radio et se saisira d'un objet égaré pour l'amener à sa place, de là il en prendra un autre

pour l'amener ailleurs et chorégraphiera un ballet d'un coin à l'autre de la pièce. La règle sera de ne jamais se déplacer à vide, de toujours prendre quelque chose avec soi et de se rendre à la place de cette chose, de la ranger, et d'en attraper une autre à proximité. La radio lui permettra de se concentrer sur un sujet extérieur à son activité. Après une heure à ce rythme, le changement sera décelable. Il fera une pause, réfléchira à la suite. Il échafaudera une stratégie, projettera de travailler par zone, armé de cabas remplis selon une logique cartographique. Ce qui se range dans la même zone se retrouvera dans le même sac. Cette approche devra optimiser ses déplacements.

Il récupérera quelques cabas dans une pile de sacs près de l'entrée. Il en choisira quatre, attractifs par leur couleur et facilement différenciables. Il se mettra à l'œuvre. Cette nouvelle approche sera indéniablement un progrès, si déplacer plus rapidement des objets d'un point à l'autre en est un.

Un nouvel espace apparaîtra sous l'ancien. Le parquet sera visible. On comprendra l'organisation de la pièce : les coins salon et cuisine, le piano contre le mur, la zone fumeur à côté de la fenêtre, l'atelier délimité par un linoléum déroulé sur le sol. Les baies vitrées laisseront passer des flots de lumière qui traceront d'autres fenêtres sur le parquet. L'espace libre pénétrera son esprit et le

désencombrera. Les tracas s'éloigneront. Il se rassiéra sur le canapé. Il sera relâché, détendu.

Il fumera une cigarette, la première du jour. La fumée pénétrera son esprit et le portera ailleurs. Le shoot de nicotine sera amplifié par les dizaines de substances chimiques qui renforcent son pouvoir d'addiction : le Graal économique de l'industrie du tabac. Ce flottement redistribuera ses idées en laissant parler l'inconscient. Il observera la pièce et réalisera que le rangement cache le désordre. Plusieurs armoires et boîtes renfermeront une foule d'objets hétéroclites et inaccessibles. Son travail aura transformé l'espace visuel, créé une illusion d'ordre : rien ne dépassera. Le chaos se sera fragmenté dans cette multitude de lieux cachés, réfugié au fond de ces boîtes et de ces armoires. Comme dans son esprit. De vieux souvenirs remonteront de lointaines cachettes : les buissons nomades roulant dans le désert, les yeux noirs. Il comprendra son besoin de ranger. Mais le résultat ne le satisfera pas. L'organisation de son espace ne sera pas signifiante. La permanence du chaos, sa retraite dans les lieux invisibles, interdira la création de sens, malgré son recul et le temps passé. Les vieux souvenirs nieront le présent. Sa vie n'aura plus raison d'être.

*

À la fin de ses vacances il se rendra à son travail. Il descendra au garage. Il prendra sa voiture. Il

empruntera l'autoroute numéro un. Il s'arrêtera à la station service située à mi-parcours. Il pensera à son ancien collègue et ami, Nicolas. Il l'avait connu dans la capitale du Maliso. Nicolas travaillait également pour l'Organisation. Il avait passé quelques jours dans la ville martyre et plusieurs mois dans le pays. Il s'était un jour arrêté au même endroit, avait rempli un bidon d'essence à la pompe, payé ces quelques litres, s'était parqué un peu plus loin, sur les places, le long du supermarché. Nicolas avait ouvert le jerrican, aspergé d'essence les sièges de son véhicule. Il s'était ensuite assis à la place du conducteur. Il avait gratté une allumette.

Fernand aura longtemps réfléchi à cet acte. Pourquoi choisir de mettre fin à ces jours, et pourquoi de cette façon, en s'immolant ? Le feu purifie. Ce sera sa conclusion. Nicolas à voulu se purifier des gestes de son passé.

Fernand souhaitera plus de douceur. Il achètera dans le même supermarché trois bonbonnes de gaz.

On retrouvera son véhicule le lendemain, à une quinzaine de kilomètres de la station service, parqué au bord d'un col serpentant dans la forêt couvrant le versant sud du Jura. Autour du véhicule des mégots de cigarettes. Dans la voiture une bouteille de Whisky écossais à moitié vide, les

trois bonbonnes de gaz ouvertes et le corps asphyxié de Fernand.

*

Christel apprendra son décès avec tristesse mais sans surprise. Plusieurs de ses collègues de l'Organisation auront mis fin à leur jour. Ce sera relativement fréquent. Elle aura revu Fernand plusieurs fois, passionnément, mais leur relation se sera étiolée dans la violence de l'homme.

Patrick sera profondément marqué par la mort de son ami. Ils ont traversé le même enfer et Patrick saura que Fernand a succombé à une blessure reçue au Maliso.

Départ

La situation s'améliore avec la fin de la saison sèche. Le temps du Maliso est rythmé par quatre saisons. La saison gu amène les pluies. Elle dure d'avril à juin. Après la sécheresse, le désert se coiffe de végétation. C'est un miracle.

Patrick se souvient de la saison des pluies en Asie du Sud-Est. Le sol accueillait soudainement de larges flaques d'eau tiède. Elles n'étaient pas reliées entre elles. Elles ne participaient d'aucun réseau hydrographique. C'étaient de simples flaques isolées. Les habitants se mettaient à pêcher et attrapaient de nombreux poissons. D'où venaient ces animaux ? Comment avaient-ils pu rejoindre ces mares isolées ?

Patrick pense au film de Paul Thomas Anderson, « Magnolia », paru sur les écrans français en l'an deux mille. Magnolia est le genre de films que Patrick affectionne. Il ne suit pas de logique. Il ne paresse pas dans la sobriété. Il décrit avec lyrisme une forme d'extase.

Une scène porte à l'écran une pluie de grenouilles, inattendue et absurde. Les batraciens tombent du ciel. La narration n'apporte pas d'explication. Pour Patrick, ce type d'événements est consubstantiel à l'existence. Certaines choses arrivent. C'est tout. La logique, la raison, font partie de la vie mais ne la résument pas.

Il observe le paysage transformée par les pluies de gu. La poussière a disparu. La texture du sol partage le panorama avec les cieux. Le décor a glissé du dégradé au dessin au trait. La frontière entre terre et cieux est nette comme le fil d'une lame.

*

La radio crépite. Elle se trouve dans un cagibi, à gauche de l'entrée du bâtiment principal. La radio opératrice se nomme Samira. Elle est voilée. Elle porte des tenues légères et transparentes. Une chaleur étouffante règne dans ce local sans fenêtre.

Samira parle anglais. Elle note les messages reçus par les ondes. La concession est équipée d'une antenne de plusieurs mètres de haut en métal rouillé. Les travaux pour l'installer ont été compliqués, au cœur de la famine, sans matériel ni ouvriers qualifiés. L'antenne neuve ressemble à une ruine réhabilitée.

Samira fait signe à Patrick. Ses gestes ne sont jamais achevés. Il s'agit d'ébauches, d'amorces de mouvements, qui se diluent dans l'air. Patrick s'est demandé si cette économie gestuelle venait d'une maltraitance. Si cette absence d'affirmation, une esquisse n'est pas définitive, était née de la possibilité de violence.

Il comprit par la suite qu'elle avait du caractère. Elle disait ce qu'elle pensait. Elle l'exprimait simplement en peu de mots.

– Tu peux ? C'est pour toi.

– Merci Samira.

Il saisit le micro. Il commence à parler. La communication avec le siège de l'Organisation au Yaken est bonne.

– Kilo november, kilo november, ici bravo India.

– Bravo India de kilo november, vous m'entendez ?

– Fort et clair. Ici Patrick à bravo India, qui parle ?

– Salut Patrick, c'est John. J'ai une nouvelle importante à te transmettre. As-tu la liste des codes de sécurité sous les yeux ?

Cette liste contient des codes prévus à l'avance. Ils décrivent des opérations importantes et urgentes. Ils sont utilisés pour garantir la confidentialité des échanges.

– Affirmatif John, je l'ai sous les yeux.

– Ok. Alors écoute moi bien, il s'agit de zoulou tango, je répète : zoulou tango !

– Zoulou tango, bien compris.

– La directive doit être appliquée d'ici la fin du mois. Merci de suivre scrupuleusement le protocole. La décision n'a pas été prise pour des questions de sécurité, je tiens à te le préciser, mais pour des raisons de politique institutionnelle

globale. Prenez toutes les mesures possibles pour assurer le bon déroulement de l'opération.

– Bien compris.

– Ok bravo India, c'est tout pour moi. J'espère que tout est ok de votre côté et que vous allez tous bien.

– Merci kilo november. Ici tout le monde va bien. Over.

– Roger. A bientôt. Over and out

– Over and out.

Patrick raccroche le microphone. Il regarde Samira.

– Pouvez-vous appeler Fernand et lui demander de rentrer le plus tôt possible, il faut que je lui parle rapidement ?

– Bien sûr.

Samira interroge Patrick du regard. Il ne dit rien. Il quitte la petite pièce surchauffée.

Samira informe Fernand. Il se trouve à plusieurs kilomètres de la ville. Il se met en route. Il arrive quatre heures après l'appel.

*

Fernand pousse la porte. Patrick est assis derrière son bureau et fait signe à son chef de s'asseoir.

– Que se passe-t-il d'aussi urgent, demande Fernand.

– J'ai reçu un appel du Yaken. Ils m'ont envoyé le code d'évacuation organisée.

L'évacuation organisée implique de fermer la concession de manière définitive dans les trois semaines.

Fernand accuse le coup. Les deux hommes restent quelques instants silencieux.

– Es-tu certain de l'origine du message ?

– Aucun doute de ce côté. J'ai reconnu la voix de John et son accent inimitable.

– Cela nous laisse trois semaines.

– Exactement.

– Comment pouvons-nous terminer deux ans de travail en trois semaines ? Sans que cela n'impacte la vie et la mort des habitants de la ville ?

– Nous ne le pouvons pas.

– Et pourtant nous devons le faire.

– Il est fondamental de ne rien oublier si nous ne voulons pas transformer ce départ, j'aurais presque envie de parler de fuite, en catastrophe.

Patrick fait pivoter sa chaise. Il ouvre un tiroir du bureau. Il sort une bouteille de Cognac et deux verres à eau.

– Une petite larme pour fêter cette nouvelle ?

Il remplit les deux verres. Ils trinquent. Ils vident leur verre.

Patrick les ressert.

Passée la première impression, le protocole de départ rapide et sans avertissement est peut-être la meilleure solution. La situation sanitaire et nutritionnelle s'est améliorée. Les rues de la ville sont à nouveau parcourues par ses habitants. Les zombies moribonds ont presque disparu. Les cuisines se vident lentement. Le marché aux armes a toujours existé. Aujourd'hui il partage la place avec d'autres étals. La première denrée à en avoir retrouvé le chemin est la poudre à lessive. D'autres marchandises sont arrivées : des articles ménagers, des balais, quelques légumes, des conserves.

Les plus pauvres rassemblent les branches mortes qu'ils trouvent dans la périphérie de la ville pour les vendre comme bois d'allumage. Ils peuvent acheter une ou deux poignées de riz. Plus besoin de patienter la journée entière au soleil pour accéder à un bol de nourriture. Les cuisines ne sont plus la seule possibilité de survie.

Les partenaires locaux sont parfaitement opérationnels. L'organisation va continuer à les financer depuis le Yaken. Partir vite et discrètement est une garantie pour la sécurité de l'équipe.

Patrick et Fernand parlent de Gotalé.

Pour la hiérarchie au Yaken, il représente le principal risque. Il est puissant. Il va perdre un business florissant. Ils décident de l'informer. Impossible de préparer le départ de l'équipe sans

que Gutalé l'apprenne. Il faut négocier. Ils prennent rendez-vous pour le lendemain.

*

Patrick est administrateur. Il gère les questions économiques et les ressources humaines. Ce champ de la gestion d'entreprise est né dans les années 1850 puis a pris une importance considérable avec les chocs pétroliers qui ont suivi la seconde guerre mondiale. Il a fallu licencier de nombreux employés. La gestion de ces renvois était cruciale. Il s'agissait d'éviter crises et grèves.

Patrick a travaillé dans l'exploitation agricole familiale, dans les vergers de montagne. La transformation des fruits est une affaire délicate. Il est difficile de prévoir le volume que les arbres donneront à l'automne. Les années diffèrent. La production fluctue. Pour ajouter de la valeur on transforme le fruit. Ce processus implique d'autres ressources. Du sucre si l'on souhaite produire des confitures ou de la pâte de fruit, deux produits dérivés intéressants pour leur prix de vente.

Pour organiser cette transformation, une troisième ressource est nécessaire : la ressource humaine. Il est difficile de lui donner la forme souhaitée et de la définir par une réflexion arithmétique. Un simple calcul permet d'estimer la quantité de sucre

nécessaire. Anticiper le volume de ressource humaine est plus délicat. Comme pour la météo, les choses ne se passent pas toujours comme prévu. Chaque unité de ressource humaine, chaque employé, n'est pas équivalent.

Le sucre et les fruits, ressortent de la chaîne de production sous forme d'un nouveau produit. La ressource humaine n'est jamais incluse dans le produit fini, sauf ici, au Maliso.

C'est le paradoxe de la famine. Un des services rendus à la population locale est la gestion des cadavres. La proximité des morts représente un risque sanitaire avéré. Une mise en terre rapide garantit l'absence d'épidémie.

Patrick organise l'enfouissement quotidien de centaines de cadavres.

La tradition musulmane, comme la chrétienne, demande des linceuls blancs. Les sacs de riz vides sont de cette couleur. Ils sont disponibles en grand nombre. Leur utilisation représente une valeur ajoutée pour la structuration des flux. Ils sont sortants d'un processus de base : fournir des aliments à la population ; et intrants d'un autre : enterrer les morts.

Plusieurs personnes chargées de la gestion des morts sont mortes elles-mêmes. Dans cette

situation particulière la ressource humaine est devenue l'intrant de l'un des processus. Elle est passée « d'employé » à « produit fini » : un cadavre enterré.

Patrick se demande s'il est cynique en pensant de la sorte ou si ce cynisme est inhérent à la vision économique qui fait de l'humain une ressource. Est-il cynique de considérer l'homme et le sucre comme identique ? La vision des ressources humaines est-elle consubstantiellement liée aux doctrines qui considèrent l'homme comme une chose ?

Il se demande si Gualé les considère, lui et ses collègues, comme une ressource ? Les voit-il comme des intrants dont l'intérêt est de générer du profit et dont il est rationnel de se séparer si la création de valeur l'implique ? Ou les voit-il comme des êtres humains : statut lié à un système éthique interdisant certaines pratiques. Il espère que Gualé n'a pas fréquenté les mêmes écoles que lui et que la seconde branche de l'alternative se vérifiera.

*

Gualé pénètre dans la pièce. Patrick et Fernand sont assis côte à côte derrière le bureau. Ils signifient qu'ils sont ensemble.

– Assieds toi Gualé.

Fernand lui montre l'unique chaise, comme si la pièce proposait d'autres options. Gotalé sourit. Peut-être imagine-t-il une pièce spacieuse, meublée de nombreux sièges, dans laquelle ce geste aurait été nécessaire.

Il s'assied lentement.

Fernand prend la parole. Son ton est solennel.

– Gotalé, nous voulons t'avertir que nous allons quitter le pays dans moins de deux semaines.

Il se tait. Patrick ne dit rien. Gotalé reste silencieux puis sourit à nouveau.

– Cela a été un plaisir de travailler avec vous. Faire votre connaissance m'a enrichi dans tous les sens du terme. Je tiens à vous remercier pour ce temps passé à vos côtés.

Il sort de sa poche une épaisse liasse de billets et la pose sur la table.

– C'est pour vous.

Patrick et Fernand se regardent puis observent la liasse. Des billets de cent dollars. Plus de dix milles dollars. Patrick prend la parole.

– Gotalé nous ne pouvons accepter.

– Tu dis que tu ne peux accepter mon cadeau ? Il n'est pas assez bien pour toi ?

Le danger n'est pas celui qu'ils avaient anticipé.

– Comment peux-tu dire cela, répond Fernand. Ce fut un honneur et un plaisir de faire ta connaissance. Les jours passés à tes côtés resteront gravés dans nos mémoires. Aujourd'hui

ne fait pas exception. Ta générosité est rare et précieuse.

Le flot de compliments détend le malisien. Il reste cependant sur le qui-vive.

– Si nous ne pouvons accepter c'est que c'est contraire aux règles de l'Organisation.

– Vous n'avez qu'à garder cet argent pour vous. Il y a dix sept mille dollars. C'est mon plaisir de vous les offrir.

– Ce serait prendre un risque inconsidéré, intervient Patrick.

– Quand nous arrivons au Yaken, la police des frontières nous fouille. S'ils trouvent une somme pareille, nous aurons des ennuis. Ils penseront vol ou corruption. Venant de toi, il s'agit bien sûr d'un cadeau et non d'un geste de corruption. Toutefois il sera difficile de l'expliquer. Les règles de l'Organisation interdisent de recevoir des cadeaux lors des missions. Ta générosité risque de nous conduire droit en prison. Nous savons que ce n'est pas ce que tu souhaites.

– En effet. Si je souhaitais vous enfermer je le ferais maintenant. Si je veux vous tuer je n'ai qu'un mot à dire.

– Mais ce n'est pas ce que tu désires.

Fernand sourit en espérant son analyse corroborée.

– Non ce n'est pas ce que je souhaite. Cependant je pourrais changer d'avis si vous m'humiliez en refusant mes cadeaux.

– Gotalé, jamais nous ne refuserions un cadeau venant de toi. Tu dois comprendre que la situation est différente, nous ne pouvons l'accepter. Offre nous quelque chose de symbolique, qui ait moins de valeur marchande.

– La qualité d'un cadeau se mesure à sa valeur.

– Tu pourrais inviter toute notre équipe à faire la fête au Yaken, ce ne serait pas un cadeau que l'institution pourra nous reprocher, et ce sera pour nous l'occasion d'honorer ta personne une fois que nous aurons quitté le Maliso.

– Tu proposes que je vous offre un repas, un festin, une fois que vous serez sortis du pays ? C'est une bonne idée. Dans notre tradition nous égorgeons volontiers un jeune chevreau pour honorer un hôte. Ce serait comme le faire à distance, par contumace.

Les trois hommes se mesurent du regard. Gotalé reprend.

– Voici mille dollars pour boire un verre à ma santé. Dites à l'équipe que je suis enchanté d'avoir travaillé avec vous et heureux de pouvoir vous offrir ce repas. N'oubliez pas de penser à moi avant de vous mettre à table.

Il compte rapidement la somme proposée. La massive liasse roule entre ses doigts. Il en extirpe une partie qu'il tend à Patrick.

– Comme c'est toi qui t'occupes des questions d'argent...

Ils se serrent la main chaleureusement.

Gutalé quitte le bureau.

Patrick regarde Fernand.

– Nous imaginions le pire et nous nous retrouvons avec mille dollars.

– J'ai cru que les choses allaient mal tourner.

– C'est le monde à l'envers : prendre pareils risques pour refuser de l'argent. On aurait peut-être dû accepter son offre.

– N'y pense même pas.

La fenêtre de la pièce donne sur la rue. Le regard porte jusqu'au désert animé par l'exode des virevoltants. Ils scintillent dans les rayons du soleil comme les étincelles fugaces d'une conscience infinie.

Imprimé en Italie.
Quarto d'Altino, prov. Di Venezia.
Tirage sur papier non couché.
Font:Free Serif.
couverture et crédit photo : Ersonov.

